

photo-cinéma

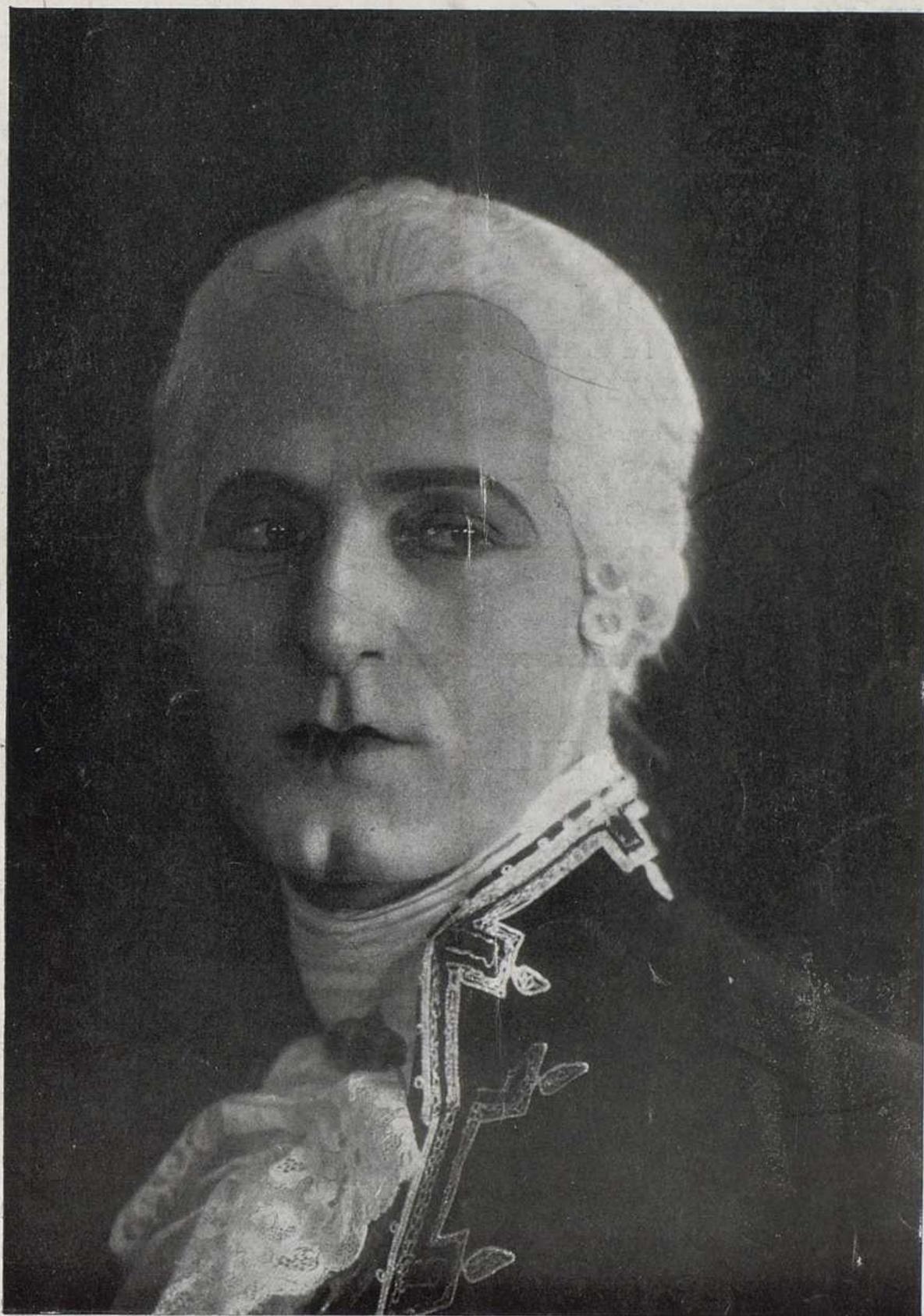
N° 21.

3^{me} Année. — Octobre 1929.

Prix : 3 fr.

G
E
N
I
C
A

M
I
S
S
I
R
I
O



G
E
N
I
C
A

M
I
S
S
I
R
I
O

GÉLICA MISSIRIO

dans "LE MARIAGE DE FIGARO" de Gaston Ravel et Tony Lekain

Aubert-Franco-Film

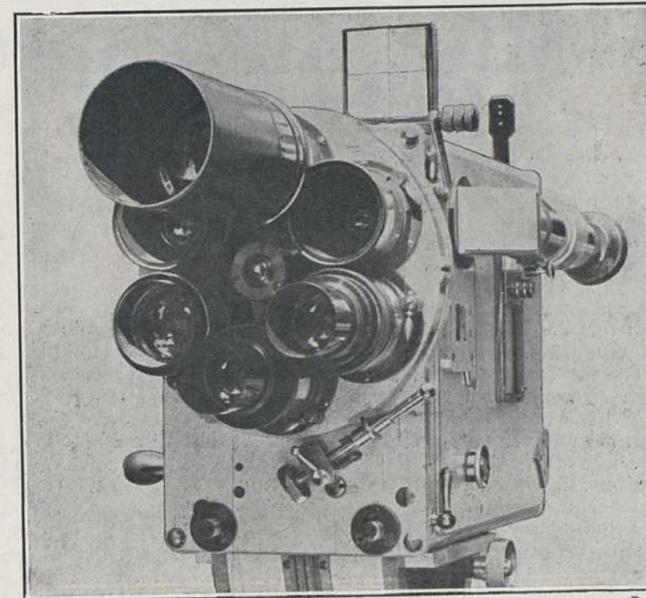
**LES FILMS
PARLANTS
et SONORES**
A LA PORTÉE
DE TOUS LES
EXPLOITANTS

Avec les Nouveaux Procédés Français
SYNCHRO-FRANCE
PLUS D'ACHAT, PLUS DE LOCATION
d'Appareils étrangers très coûteux
PLUS D'INSTALLATIONS DÉLICATES
PLUS DE CONDITIONS DRACONIENNES

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE
des **FILMS SONORES et PARLANTS**
Procédé : SYNCHRO - FRANCE
14, Place de Vaugirard, 14 - PARIS (XV^e)
OFFRE à MM. les DIRECTEURS
Ses premiers Films Sonores et Parlants Français
Avec le Matériel nécessaire à leur Projection
AUX MEMES CONDITIONS DE LOCATION
QUE LES FILMS MUETS
SYNCHRONISME PARFAIT GARANTI
PURETÉ de VOIX et de SONS ABSOLUE

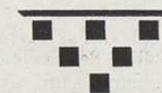
LE CAMÉRÉCLAIR

— SYSTÈME —
BREVETÉ S.G. D.G. **MERY**



6 objectifs sur **Tourelle** avançante
Toutes **Ouvertures**, tous **Foyers**
Vision sur Pellicule
Griffes de Fixation
Cadre à **Pression intermittente**

Ch. JOURJON
12, rue Gaillon, 12
Téléphone CENTRAL 32-04
LOUVRE 14-18



Construit par
ECLAIR-TIRAGE

photo-ciné égyptien

Le Contingentement...

Une Mise au Point

par Germaine DULAC

Parler du contingentement c'est réveiller une vieille querelle que le « statu quo » annoncé par les journaux corporatifs semblait vouloir éteindre, exaltant ainsi la joie des uns, portant à son comble le découragement des autres, selon les opinions.

Toutes ces rumeurs de triomphe ou de défaite qui circulent sont-elles justifiées dans leur optimisme ou leur pessimisme exacerbés ? « Statu quo » ne signifie pas, en effet supprimer, mais, au terme même du dictionnaire : rester dans l'état actuel des choses. Donc le contingentement existe toujours, sinon dans sa forme améliorée, du moins dans sa forme première. Peut-être est-il opportun, en ce moment de trêve, d'évoquer son jeu, qui, jusqu'ici, combattu par des adversaires enclins à en travestir constamment le sens, est resté incompris de ceux mêmes qu'il favorise.

Le contingentement, néologisme, tiré du mot contingent et signifiant : la part de chacun dans un partage ou dans une contribution, est le droit de revendiquer la part d'un tout, de déterminer une proportion dans un ensemble soit, en matière cinématographique de fixer la place qu'en notre pays doit occuper notre production.

Les Américains, gênés par cette mesure équitable, croient utile de l'attaquer. Soucieux d'absorber, construction, mécanique, industries textiles, musique, littérature, art dramatique, cinéma, la France, que dis-je ? l'Europe entière si on veut la leur livrer, ils défendent leurs plans de conquête en combattant les nôtres. C'est de bonne guerre. Les Américains ne souhaitent donc pas que nous nous organisions. Or, le contingentement doit être tout simplement l'organisation raisonnée et sage de notre industrie et de notre art cinématographiques, pas autre chose. Que des étrangers se rebellent contre lui, possible ! mais que des Français, dont l'intérêt pourtant est de travailler et de vivre dans leur pays, s'acharnent contre lui, voilà un fait incompréhensible ! Le contingentement ne chasse pas les films américains des écrans de France, seulement il nous incite à produire nous-mêmes, en nous entourant de garanties économiques, et, de ce fait, à participer au grand mouvement cinématographique du monde. Est-il donc si mauvais en ses intentions ?

Sur 600 films demandés, annuellement, par les salles françaises, la création de 100 films nationaux, en arrondissant les chiffres, soit un sixième, est facilitée par le jeu du contingentement. Portion vraiment minime qui, ne saurait gêner en rien une industrie américaine de bonne volonté.

Mais des questions d'ordre moral interviennent, des axiomes sont lancés.

Le contingentement est mauvais :

a) Parce qu'il favorise de petites combinaisons commerciales;

b) Parce qu'il est une prime à la médiocrité en supprimant la concurrence;

c) Parce que le commerce doit être libre.

Le contingentement est mauvais parce qu'il favorise de petites combinaisons commerciales ? Pour parler franc, en dehors des auteurs, des metteurs en scène, des artistes, des opérateurs, des directeurs de studios et de leurs ouvriers, tous gens ayant pour vivre de leur métier et s'y perfectionner, ont constamment besoin de créer, de toucher des droits ou des salaires, à qui profite le contingentement ?

Les industriels, ceux qui font profession d'être « des gens d'affaires » ont-ils vraiment un grand intérêt, en dehors de toute pensée d'idéalisme, à soutenir le film national ? Non, l'achat à bon compte, pour la France seule, de productions étrangères, déjà amorties par ailleurs, leur assure des bénéfices capables de les satisfaire. Donc, pour mettre d'accord les acheteurs et les loueurs, les directeurs de salles, soit la fraction commerciale prédisposée à ne pas produire mais à seulement acheter, et les auteurs, les metteurs en scène, les artistes, les opérateurs, les ouvriers, soit la fraction productrice, désireuse de travailler en sécurité, une entente est intervenue au terme de laquelle les films étrangers ne peuvent entrer en France que si quelques films nationaux leur ouvrent les portes. D'où, pour le loueur, l'acheteur et le directeur l'obligation de produire ou de faire produire, sorte de dime prélevée en faveur des seuls travailleurs cinématographiques.

Et ce sont ces loueurs, ces acheteurs, ces éditeurs, ces directeurs qui agissent avec altruisme, en l'occurrence, reconnaissons-le, qui se voient accusés, maintenant, de basses combinaisons commerciales. Est-ce juste ? Alors que le contingentement n'est pas une manœuvre de lucre, mais un ressaut national.

Prime à la médiocrité ! Sait-on que tout film français ne peut servir au mécanisme du contingentement ? Le décret porte cette phrase un peu redondante mais juste d'esprit : « Ne sera admis au bénéfice des fiches, que tout film faisant honneur à la production française ». Par exemple : Un metteur en scène réalise un film de 100.000 fr., d'un métrage normal; si ce film marque un effort artistique intéressant, et indéniable, il permettra par exception, à sept films étrangers d'entrer en France, mais si ces 100.000 fr. ont servi aux fins d'un film médiocre, celui-ci ne devra chercher son amortissement et son gain que dans le circuit na-

Nécrologie

V. FOGEL

Le cinéma soviétique vient de faire une perte douloureuse en la personne d'un de ses artistes les plus célèbres : V. Fogel. Le metteur en scène Léonid Moguilevsky qui l'a connu, a bien voulu, pour « Photo-Ciné », nous retracer, succinctement, sa brillante carrière si tragiquement interrompue. (N. D. L. R.)

« L'un des plus grands acteurs de la cinématographie soviétique, Vladimir Fogel, est décédé le 8 juin dernier.

« Ses débuts datent des premières années du cinéma soviétique. Il n'a pas passé par le théâtre. Entré en 1921 à l'École Centrale de Cinématographie avec quelques camarades qui avaient formé un groupe spécial, au sortir de ce groupe, il passa dans la Compagnie Koulechov.

« Après avoir travaillé opiniâtement sous la direction de Léon Koulechov et reçu une formation méthodique et expérimentale, Fogel se distingua rapidement et obtint bientôt la plus grande notoriété. A l'école, Fogel donna lui-même des leçons aux futurs acteurs.

« Il passa avec sa compagnie au service de Sovkino, puis au Méjrabpom. C'est là qu'il travailla jusqu'à la fin de sa vie. Il y trouva de larges possibilités qui lui permirent de perfectionner sa maîtrise. Il créa des types d'un grand relief, se composant des masques puissants, et d'une variété extraordinaire. Cette richesse d'expressions était le fruit de travaux constants et systématiques.

« Il évolua de « Mister Vest » et du « Ravon de la Mort » (tribut à l'américanisme) où il créa un rôle de malfai-



V. FOGEL dans
un de ses derniers films

leur, à « Missmend », qui marque le début de son orientation vers la comédie, laquelle orientation se développa ultérieurement, soit vers la comédie de mœurs dans les films « Selon la Loi », « La Jeune Fille au carton », « La Maison de la Rue », « Troubnaya », soit vers la satire dans le film « La Poupée aux Millions ».

« Son rôle dans le film « Selon la Loi », saturé d'un profond dramatisme doit être cité par son contraste accusé. Fogel remplit encore un rôle de premier plan dans plusieurs créations trouvant toujours une forme originale. Il est parfait dans le film « Trois dans un sous-sol », « La Terre Prisonnière », « Qui es-tu ? », « La Fièvre des Échecs », « La Pomme », et dans le dernier épisode de « Salamandre », où il lui suffit de quelques plans pour fixer le type inoubliable du faux monnayeur.

« Depuis son entrée dans la production, Fogel joua dans les films pendant sept années sans arrêt. Parfois, il travailla simultanément dans plusieurs films. Ce surmenage extraordinaire eut une influence fâcheuse sur sa santé. Dès le début de 1929, il souffrit de troubles nerveux. Il semblait être sur la voie de la guérison, lorsque, dans un nouvel accès de dépression psychique, il se suicida.

« La cinématographie soviétique perd en la personne de Fogel un acteur de talent exceptionnel. Ses qualités d'acteur hors ligne avait été remarquées aussi bien par la presse étrangère que par la presse soviétique... »

LEONID MOGULEVSKY.

UNE MISE AU POINT (suite)

tionnal, sans se prévaloir en aucune façon des avantages des fiches. Même sévérité de choix à l'égard des grands films. Sauvegarde contre la médiocrité du film dit de contingentement, prime à la qualité, la production française devant pour établir son prestige au-delà de ses frontières et servir à notre propagande, se garder elle-même de toute imperfection préjudiciable.

Alors : jugement arbitraire de la production disent les pessimistes, tours de faveur, etc...

Peut-on circonscrire l'opinion d'une commission qui renferme en son sein, des intérêts les plus divers et les plus opposés ? D'une commission qui grâce à la délégation de deux membres par association, défend, selon les circonstances, metteurs en scène, auteurs, directeurs de salles, éditeurs, artistes. Sans parler des représentants, des ministères dont nulle question directement personnelle ne saurait influencer le jugement.

Les décisions de la commission de contingentement ne peuvent donc être entachées d'aucun souci égoïste, puisque l'homogénéité des intérêts généraux, seule, existe. Le grand tort de la commission a peut-être été, la première année, d'hésiter à appliquer sévèrement le règlement par déférence pour ceux que le décret avait surpris. Mais fallait-il être inexorable ?

A qui profite le contingentement ? Pour employer un grand mot de réunion publique : « aux travailleurs ». Qui pouvait s'en passer ? Les éditeurs, les

acheteurs, les loueurs, les directeurs de salles...

L'accord s'est fait pourtant, parce que l'esprit de justice, de générosité n'est pas mort en France et qu'un sentiment national a réussi, en vue de défendre et d'organiser la production cinématographique française, à grouper, pour l'établissement d'un front commun, les intérêts les plus opposés.

Qui le contingentement irrite-t-il ? Les Américains... Dans quelques années la production française existera peut-être. Alors il y aura une concurrence spirituelle. Les Américains n'aiment pas, eux, la concurrence.

Le commerce doit être libre ! D'accord, mais l'Amérique elle-même n'applique-t-elle pas un contingentement sournois aux productions étrangères. Nous ne lui disons pas, nous français « Vous n'entrerez pas chez nous », mais mieux, « entrez, seulement, souffrez que nous vivions libres en notre pays ». Certes, il faut admettre les films étrangers sur les écrans, et, pour la défense de l'esprit cinématographique, quand ils sont beaux, les vanter, leur faire succès, y puiser des enseignements. Mais nous voulons également, et je le répète développer notre propre vie artistique, débayer le chemin devant les jeunes. Comment le contingentement si juste ne serait-il pas, unanimement soutenu par nous, travailleurs du film.

G. DULAC.

D'un studio, on peut, avec la foi.....

Faire une véritable Eglise de Lumière

par Abel GANCE

Notre éminent collaborateur Abel Gance vient de faire à "L'Université - es Annales" une belle conférence sur le Cinéma de demain. Nous sommes heureux d'en publier ci-dessous l'admirable conclusion. (N.D.L.R.)

La couleur, les sons universels, le relief, les écrans multiples, c'est dans leur synthèse que je vois s'ébaucher la figure du cinéma au vingtième siècle. Je ne puis vous dire encore tout ce que je vois, tout ce que je pressens... Je voudrais vous exprimer tout l'inexprimable qui tressaille parfois en moi : hélas ! mes amis, je ne puis. Laissez-moi au moins, en terminant, vous dire quelques-unes des harmonies que j'entends et filtrer pour vous encore quelques rayons de lumière.

I. — Le Cinéma est un Art du Peuple

Au cinéma, la foule doit juger, ressentir, et c'est ensuite que les esprits d'élite comprennent. Ainsi des chansons populaires : « Au Clair de la Lune », « Si le Roi m'avait donné ». L'intellectuel qui assiste à leur naissance les dédaigne souvent ou s'en moque, et ce n'est que lorsqu'elles sont consacrées par la foule, après un long usage, qu'il essaie, d'ailleurs en vain parfois, d'en pénétrer l'esprit. Nous aussi, avec l'écran, nous nous adressons aux grands courants profonds, à l'âme universelle dont une parcelle pure rayonne toujours dans une âme simple, alors que sa présence est toujours plus ou moins douteuse dans une âme de critique.

II. — Le Cinéma est l'Art de la Lumière

La lumière est le seul élément qui aille de mondes en mondes, et c'est par elle, par son observation minutieuse, que nous pourrions connaître bien des secrets. Le cinéma est une forge de lumière, une symphonie lumineuse, physique et spirituelle à la fois. Comment tuer de la lumière pour l'examiner au microscope ? Comment l'isoler ? D'aussi difficiles problèmes ont été réalisés ces dernières années dans d'autres domaines. Le cinéma les résoudra pour l'art de l'avenir. Un jour grâce à lui, la Lumière sera considérée comme le seul personnage réel de tous les drames, la créatrice et la transfiguratrice de tous les destins.

Tous les jours, quand je tournais « Napoléon », des curieux de tous les mondes venaient au studio. Entrés le sourire aux lèvres, comme dans un music-hall, ils en ressortaient le plus souvent graves et réfléchis, pour ne pas dire méditatifs, comme si quelque dieu caché venait brusquement de leur ouvrir une porte d'or. C'est qu'ils avaient vu de près comment se fabrique le drame de la clarté et des ombres, avec plus de peine et de souffrance que la réalité même ne nous en apporte dans nos maisons. Ils avaient vu comment les yeux deviennent des rosaces de vitrail, où les âmes brûlent et flamboient, les « close-up » soudains, les grandes orgues de l'émotion, et comment d'un studio on peut, avec la foi, faire une véritable église de lumière.

Expliquer, commenter ceci ? A quoi bon ? Nous courons sur des chevaux de nuage. Restez à terre ou suivez-nous. L'œil de Merlin l'Enchanteur s'est transformé en objectif. Je vous en prie, mes amis, regardez en vous, autour de vous. Regardez bien. Que de spectateurs n'ont vu dans « La Roue » que des histoires de locomotives et de catastrophes de trains ! Que n'ont-ils vu entre ces images la catastrophe des cœurs, autrement élevée et douloureuse : Un p'an flou fait dire à ce même public : « Quelle jolie photographie ! », alors que cela n'est souvent qu'un plan embué de larmes. Les cœurs sont encore trop loin des yeux pour le cinéma. L'artiste est un temple ; les douleurs y rentrent femmes, elles en sortent déesses. Nos images doivent tendre à diviniser nos impressions pour qu'elles se fixent, indéfectibles, dans le temps.

Trente ans que la lumière du jour est notre prisonnière et que nous essayons de lui faire redire, la nuit, sur nos écrans, ses chants les plus éclatants. Nous avons fait tous

les totaux de la vie pratique et sentimentale, me disait Canudo. Nous avons marié la science et l'art en les appliquant l'un à l'autre, pour capter et fixer les rythmes de la lumière. C'est le cinéma. Le septième art concilie ainsi tous les autres. Nous vivons la première heure de la nouvelle danse des muses autour de la nouvelle jeunesse d'Apollon, la ronde des lumières et des sons autour d'un incomparable foyer : notre âme moderne.

III. — Le Cinéma est un art pour toute l'Humanité

Toutes les légendes et tous les mythes, tous les fondateurs de religions et toutes les religions elles-mêmes, les grandes figures de l'Histoire, tous les reflets objectifs de l'imagination des peuples, tous attendent leur résurrection lumineuse, et les héros se bousculent à nos portes pour entrer. Toute la vie du rêve et tout le rêve de la vie sont prêts à accourir sur le ruban sensible, et ce n'est pas une boutade que de penser qu'Homère y aurait imprimé « L'Iliade » et « L'Odyssée ».

Réaliser ces grandes associations d'images, c'est créer pour toute l'humanité une mémoire unique, une sorte de musique de la foi, de l'espoir, des souvenirs. Tous les visionnaires, les poètes, les héros doivent devenir présents à des foules de plus en plus vastes, leur parler, venir les prendre par la main. Une philosophie même est possible par les images mouvantes : on peut montrer aux hommes la République de Platon, l'état socialiste de Karl Marx ou le royaume de Zarathoustra. Les idées des bonheurs doivent devenir objectives, réelles. Le cinéma peut expliquer la vie, comme la Bible et les Evangiles. Et comme la musique, il peut devenir, et deviendra un foyer de communion universelle. Je ne peux, en terminant, mieux faire que de reprendre en les appliquant à mon art, les belles paroles d'Edouard Herriot sur la musique :

« L'obstacle de la langue qui fait tant pour séparer les hommes a disparu. Le cinégraphiste parle un langage accessible à tous, un langage au delà duquel il n'y a plus rien que le jeu des nombres et le balancement silencieux des sphères. Le voile des mots est tombé. Tous les éléments matériels de l'expression ont disparu. Il n'y a plus rien ici qui ne soit idée pure, sentiment pur. Sur ce plan, tous les hommes peuvent se rapprocher.

« ...Mais sous la variété des hommes, il y a l'homme lui-même. Après tout, il n'y a pas tant de façons de souffrir et de pleurer...

« ...Puisse le cinéma nous aider à réaliser cette forme supérieure de la civilisation humaine qui s'appelle la paix ! Puisse-t-il réaliser de nouvelles et pacifiques conquêtes ! Puisse-t-il dépasser l'esprit des élites et entrer dans le cœur des peuples ! »

Le problème difficile sera toujours dans la mise au point de la capacité d'assimilation psychologique de chaque peuple. Certains grands films attendront aux frontières de certains peuples de nombreuses années pour avoir leur passeport. Une fois de plus, le génie paiera sa même et éternelle rançon. Sa richesse est heureusement assez grande pour lui permettre la patience.

Mon prochain film : « La Fin du Monde », essaiera de répondre aux conceptions que je viens d'ébaucher devant vous. Cette tragédie des temps modernes me permettra d'utiliser au maximum tout ce merveilleux appareil du cinéma de demain. Je veux croire qu'après cette nouvelle lettre que j'essaierai d'ajouter à notre alphabet, les sons, la couleur, les voix humaines et le musical silence des images se compénétreront mieux encore pour créer les grandes symphonies de l'avenir.



Antonin ARTAUD,

dans la mort de Marat de Napoléon vu par Abel Gance.

Georges Ribemont-Dessaignes, écrivain et penseur bien moderne, fait dire à un de ces personnages (Céleste Ugolin) : « Moi, la mort ne m'effraie pas. J'ai comme la persuasion que je ne pourrai jamais mourir. La mort, voyez-vous, ce serait trop facile et trop beau ».

En effet. Le mystère de la mort qui était comme la base — indétriquable vraiment — de notre civilisation, de notre croyance, le mystère de la mort s'émousse redoutablement. Durant les années de guerre et de révolution, on a trop vu mourir. On n'a plus, mais là plus du tout, peur de la mort. On s'est fait, absolument, aux maladies les plus ravageuses, aux crimes les plus sanglants, au plus violent imprévu. En multipliant les morts factices, en parodiant toutes les passions humaines, toutes les réactions possibles de l'homme devant le mystère, devant Dieu, le cinéma a certainement contribué à cette « scepticie » générale que M. Marcel L'Herbier signale après maints littérateurs modernes et qui est vraisemblablement la maladie du siècle, torturante et hideuse.

Parce qu'au cinéma on meurt « en cinq sec », parce que le gros plan cinématographique — anatomie brutale — dépouille l'amour du mystère, parce que tous les tourneurs de films font splendideusement fi de la logique et de ce qu'il est reçu d'appeler la moralité, abolissent effrontément l'indispensable cordon sanitaire, ce fil de fer barbelé que le vieux Voltaire lui-même jugeait si nécessaire (*si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer*). Parce que grâce aux films se fait jour une véritable inflation d'amour et de mort, d'illogismes, d'aventures, de poésie, etc... Un ennui profond mine et pourrait lentement (mais combien sûrement, mais combien terriblement notre vie. *Un certain cinéma-mécanique s'attaque à la sensibilité humaine et la tue*).

Mon ami Daniel Abrie me signale certaines morts de cinéma, singulièrement comiques, entre autres celle de M. André Brulé dans un petit film d'avant-guerre. « Aujourd'hui, dit Abrie, cette mort provoque-

LA MORT AU CINEMA

par

Michel GOREL

rait un éclat de rire gigantesque ». Parfaitement. Mais certaines morts de cinéma actuelles, techniquement plus convaincantes certes, que le trépas grotesque du pauvre Brulé, infiniment plus « léchées », mieux filmées, restent un bas « ersatz », un « toc marmiteux ». Non point tant en raison de l'insincérité de l'acteur, qu'en raison de leur nombre. Indubitablement, la mort et l'aventure au cinéma sont surfaites. Les scénaristes « font » dans les histoires sombres, mouvementées, mélodramatiques et trouvent cela fort joli. Ils ne s'aperçoivent pas, les pauvres, qu'ils travaillent à l'aviissement et à l'insensibilisation de l'homme, tout bonnement. Nous fûmes quelques-uns n'est-ce pas Morand ? N'est-ce pas Megerhold ? N'est-ce pas Charensol ? N'est-ce pas Silson ? à saluer la « Jeanne d'Arc » de Dreyer, comme une libération nécessaire, l'éclat « extérieur » étant pleinement sacrifié dans ce film à l'intensité intérieure.

La mort de Falconetti n'était pas une mort cinématographique entre mille, c'était la mort tragique et sublime.

Puisque j'ai parlé de la mort de Falconetti, qu'il me soit permis d'évoquer quelques autres morts, où l'acteur a su convaincre, intégralement et bellement — toujours avec une simplicité de moyens infinie — le public.

Je songe à vous, Sèverin-Mars, grand disparu si vivant dans nos cœurs. Dans des films, il vous a été donné de nous faire vibrer douloureusement, cuisamment, de prouver que le cinéma est aussi un art, un véhicule de poésie unique et superbe. Votre mort dans la Roue reste un moment de poésie et de foi incroyables.

Je songe à vous, Stroheim, à vous qui ne mimâtes la mort qu'une seule fois, dans un petit film aujourd'hui oublié, introuvable, et qui sûtes pourtant glacer les foules de vénération et d'effroi.

Votre dernier rictus me poursuit.

Je songe à votre mort dans *Figures de Cire*, Conrad Veidt, à cette mort folle et noire contre qui vous

LE CINEMA FRANÇAIS VU D'HOLLYWOOD

(de notre envoyé spécial Julius CUGNIN)

Je me suis longuement renseigné sur cette question du contingentement telle qu'on la voit d'ici. J'avoue que d'Hollywood on l'aperçoit à peine, et il faut insister pour obtenir quelques avis. Du cinéma muet français en U. S. A., on se soucie fort peu. Les *talkies* ont tout balayé. On peut discuter, disputer, que le *talkie* ne vivra pas, (peut-être ?) qu'il n'est pas au point (c'est exact, mais il s'améliore tous les jours), n'empêche que tel qu'il est il fait fureur, c'est le roi du jour, tous ceux, producteurs, metteurs en scène, techniciens, artistes qui ne se plient pas à sa loi d'airain sont broyés.

Songez que des foules font queue pour entendre du cinéma parlant, que les salles de muet sont délaissées. Or cette industrie formidable, qui fait une énorme consommation d'or se dirige forcément où il s'écoule.

Mais revenons au contingentement puisque cette question semble vous tenir tant à cœur. Le contingentement ? mais vous l'avez, splendide, unique, à 100 %, le film parlant, c'est un bien plus rude « contingentement » que celui qu'aurait pu rêver Edouard Herriot lui-même.

Croyez-moi, les Américains ne veulent pas la mort du cinéma français, pas plus que d'aucun autre cinéma, qu'il soit d'Europe ou d'Asie; mais voilà, ils ont investi de gros capitaux dans une industrie; il faut que cette industrie rapporte, ils veulent vendre. Que les autres se défendent, d'accord, mais qu'on n'ait pas l'air de vouloir les brimer, les gêner dans leur commerce, car, croyez-moi, s'ils ont des armes, — et ils en ont, de puissantes, — ils en useront : c'est du commerce, c'est de l'auto-défense. « Vous ne voudriez tout de même pas que nous, Américains, m'a dit l'un d'eux, nous subventionnions le cinéma de chaque nation, — sous quelque forme que ce soit — pour tuer le nôtre qui est une grande industrie nationale ».

Si la question s'est envenimée ainsi, c'est qu'elle a été très mal posée et cela malheureusement par la France.

Qui diable a inventé ce système de vouloir obliger les Américains à représenter 1 film français pour 7 films « Yankees », présentés en France. C'était de la folie pure, l'Amérique, jusqu'à hier, fournissait 80 % des films en moyenne, au monde entier. Vous

La Mort au Cinéma (suite)

luttâtes, écument, les mains crispées, effroyablement tendu, avec une rage dont l'homme ordinaire, l'homme quelconque, n'est vraiment pas capable. Pendant que vous combattiez la mort, Veidt, le film roulait terriblement avec un bruit d'orage, un bruit d'arbres brisés, irrémédiablement mutilés, fracassés.

Je songe à votre mort dans *Napoléon*, Antonin Artaud, à ce rôle final déchirant, animal, immense. A ce rôle qui portait en lui toute la force crue et toute la véhémence, toute la joie délirante et toute la haine, toutes les caresses plus belles qu'en rêve, toute la brutalité fauve et sombre que, vivant, vous eussiez employées à vous imposer à Dieu et aux hommes. Vous brûlâtes l'air, Artaud, en succombant et longtemps — des heures entières — nous ne pûmes pas respirer.

Si après toutes ces morts titanesques et apocalyptiquement sombres, si je me mettais à songer aux morts claires et doucement musicales, un nom, tout de suite, tout naturellement, me viendrait à l'esprit : Lilian Gish. La mort de Lilian Gish dans un film de Griffith, voilà assurément le plus grand miracle d'amour — au

prenez bien que si l'offensive française avait réussi, immédiatement tous les pays auraient réclamé le même traitement, et alors où diable trouver les salles pour faire passer toutes ces bandes qui, qu'on le veuille ou non, ne sont que rarement de goût américain.

Il y avait une solution, acheter les films étrangers — payer la dime — les faire passer un soir ou deux dans quelques petites salles spécialisées et n'en plus parler.

Les Américains n'ont pas voulu se prêter à cette combinaison louche, car s'ils sont durs en affaire, ils sont corrects.

Que conclure ? que vous aviez mal engagé l'affaire, vous vous en rendez compte vous-même. Les journaux ont à plaisir, envenimé le conflit. — Vous êtes arrivés à un accord provisoire... félicitez-vous en, mais dans les tractations à venir, n'oubliez pas que les Américains n'accepteront jamais d'être plus mal traités que d'autres nations étrangères. Au fait, pourquoi le seraient-ils ?

L'INFLUENCE MORALE DU FILM

Je vous comprends : il y a là des arguments sentimentaux d'une grande puissance. « Il ne faut pas nous laisser coloniser ». La propagande par le film est formidable, car s'il se défie d'un texte, livre ou journal, le grand public ne sait pas encore se méfier d'une photo, d'une image, d'une bande, d'accord... Mais il y a un gouvernement en France. Il reste encore des capitalistes. Des Villes, des Etats ont subventionné des films, ici en Russie, en Allemagne. L'Angleterre fait de son côté un grand effort.

Pourquoi n'en fait-on pas autant dans notre douce patrie ?

Au travail, camarades français, notre cinéma ne peut pas, ne doit pas mourir, car n'oublions pas, c'est, ce sont nos découvertes, nos inventions, notre argent qui ont permis au cinéma mondial d'acquiescer sa puissance, c'est sur notre terrain à nous, comme le dirait Abel Gance, que l'on a érigé la vaste « Cathédrale de lumière ».

Nous devons y garder notre place, nous la garderons par le travail, notre argent, nos talents, nos génies, non par des maquignonnages et des roublardises cousues de fil blanc.

Julius CUGNIN.

sens où le mot amour est entendu par un Rosanoff ou un Delteil par exemple — d'amour à la fois spirituel et charnel. Douce dissolution du ciel dans une brume rosoyante, léger clapotis d'une mer maternelle et vaincue, immensément chaude comme les larmes, ultime et lent et poignant tourbillon de toutes les couleurs du monde, ultime concert des oiseaux — « du sang il y a déjà du sang dans leurs gorges » — voilà la mort de Lilian Gish. C'est la seule mort de cinéma, féminine dont j'entends toujours me souvenir.

Je m'aperçois qu'au début de cet article, j'ai quelque peu exagéré le préjudice causé par le cinéma à la sensibilité et à la poésie.

S'il y a un cinéma mécanique et factice, il y a aussi, heureusement un cinéma lyrique et humain. Des artistes comme Severin, Stroheim, Veidt et Artaud, comme Lilian Gish surtout, contre-battent de manière émouvante l'influence desséchante et dangereuse du film mécanique sur les cœurs. Ils servent la poésie — ils exaltent les mystères de l'Amour et de la Mort.

Michel GOREL.

Nos cinéastes :

Henri Chomette

par Roger Régent

Si Henri Chomette n'existait pas, il faudrait l'inventer. Il n'a fait que peu de films, et il occupe, dans le cinéma français une situation enviable, et à peu près unique. Il m'en expliqua lui-même les raisons : la guerre d'abord ; puis cette période navrante pour les jeunes démobilisés, qui, après quatre ans d'absence trouvaient tous les postes intéressants solidement occupés par des étrangers ou les Français restés « civils ».

Ce n'est qu'en 1922 qu'il put entrer dans la corporation cinématographique. Mais à cette époque les sommes nécessaires à l'exécution d'un film étaient déjà assez élevées. On ne les confiait qu'aux réalisateurs connus, c'est-à-dire à ceux qui avaient pu se faire un nom avant 1919, en un temps où les films se faisaient à bas prix.

En outre, la production française, commençant à être durement touchée par la concurrence étrangère, voyait son développement enrayer. Il n'y avait guère qu'un seul moyen de « sortir » metteur en scène : trouver soi-même des capitaux. Il ne voulut jamais exposer l'argent de commanditaires privés, et résolut d'attendre un engagement comme metteur en scène par un producteur professionnel.

Il a le cinéma dans le sang, comme il le dit lui-même, et par tous les moyens, honnêtes bien entendu, il serait arrivé à en faire. Il commença d'abord par être l'assistant de Jacques de Baroncelli, puis de Jacques Feyder : il débutait à bonne école. Enfin timidement, volant de ses propres ailes, il fit un petit film (Jeux des reflets et de la vitesse), puis un autre : « Cinq Minutes de Cinéma pur » qui le fit connaître d'un plus grand nombre. Enfin une charmante comédie avec Dolly Davis, Préjean, Alice Tissot, Jim Gérald et d'autres : « Le Chauffeur de Mademoiselle ». Et là s'arrête l'œuvre cinématographique d'Henri Chomette.

Serait-ce donc là toute son activité ? Non pas !

Il a su gagner son autorité par le sérieux que tout de suite il inspire. On mesure vite ses connaissances techniques et générales et au premier mot, dans son bonjour, on voit que l'on est en face d'un monsieur posé, raisonnable, qui parle avec une assurance tranquille, avec une compétente possession de soi-même. Il n'y avait pas tellement de caractères pareils dans le cinéma, et même dans le cinéma français ! pour que l'autorité d'Henri Chomette tardât beaucoup à s'affirmer. Dans la « Semaine du Cinéma » qui a, nous a-t-on dit, fait une certaine besogne, il occupait un poste de confiance, et il fut

chargé de rapports extrêmement sérieux pour le film français dont l'affirmation prochaine lui paraît certaine.

Et voici la dernière preuve de son prestige. Une importante société étrangère de films sonores et parlants s'est installée en France : c'est à Henri Chomette qu'elle a fait appel pour réaliser ses premières productions chez nous. Et dame, il faut l'entendre exprimer sa confiance dans le film parlant (et sonore) qu'il considère comme une activité entièrement différente du « film muet ». Il est allé voir à Londres tout ce que l'Europe connaît actuellement en fait de « talkies ». D'autres aussi sont allés là-bas, et en sont rentrés enthousiastes, emballés fond. Henri Chomette en est revenu satisfait...

Comment voulez-vous que l'on n'ait pas confiance en un tel homme !..

Il est sur le point d'achever ici la réalisation d'un film mi-parlant, mi-sonore. Et vous verrez que c'est encore lui qui, sans en avoir l'air, arrivera le premier. Sans doute, est-il resté longtemps aux essais, mais lorsque l'on a soupesé le regard sombre d'Henri Chomette, lorsque l'on a vu son menton volontaire se tendre (il ressemble d'une façon assez frappante à Gaston Modot, alors on pense qu'il n'a pas perdu son temps.

Je ne crois pas d'abord, qu'il perde jamais son temps. Si tout ce qu'il médite, tout ce qu'il compasse ne trouve pas toujours sa réalisation, il n'en a pas moins emmagasiné de précieux éléments. Il possède en lui-même de grandes œuvres, comme en puissance, soyez sûrs qu'il nous les livrera un jour.

Et c'est ce que nous lui demandons, puisqu'il nous a déjà donné une ou deux occasions de comprendre son talent. Nous allons avoir un metteur en scène (metteur en sons, aussi) qui n'aura pas usé son activité contre le cinéma muet. C'est l'esprit plus libéré, dégagé des exigences, du silence qu'il abordera les « talkies » et le film sonore. Il trouvera peut-être des choses qu'un esprit non affranchi d'une longue expérience de l'image muette ne verrait pas. Et puisque d'autres ont eu foi en lui, que nous pensons aussi avec confiance à ses travaux futurs et que lui-même enfin les regarde en face et avec calme pourquoi voudriez-vous qu'il nous déçoive ? Il part bien armé : il ne lui reste plus maintenant qu'à faire de nombreux films.

Roger REGENT.

L'opinion de nos confrères

TOUJOURS LUI

Dans la bataille du contingentement engagée par la Chambre Syndicale, notre excellent confrère Alexandre Arnoux, Directeur de *Pour Vous*, a marché à fond. Il n'est pas enchanté et avouons qu'il y a de quoi.

« Lancés de tout cœur dans la bataille, persuadés que nous assurerions, par ce contingentement le Rayonnement de l'Art Français, que nous fournirions aux Amériques, contre de bons dollars sonnants et rébuchants, des films d'une valeur artistique et marchande supérieure, que notre esprit, grâce à ces bandes projetées du Colorado au Wisconsin, toucherait jusqu'aux dépeceurs de porcs et aux cow-boys, s'il en reste, que notre littérature notre goût, notre politique, s'attireraient des sympathies innombrables, que nos créanciers, séduits par notre génie, n'oseraient plus nous réclamer le moindre denier, nous attendons impatiemment les premiers résultats de cette campagne à la fois idéaliste et réaliste.

« Les résultats, les voici. Nos généraux ont perdu leur foi en route; ils ont laissé marcher les soldats; ils ont engagé avec des ennemis riches et conciliants des pourparlers dont rien ne fait prévoir la fin. La paix est une belle chose; nous ne pouvons reprocher à ces pacifiques conducteurs d'hommes que de ne pas nous avoir avertis à temps. Nous avions encore nos cartouchières pleines, nos vivres de réserves dans nos musettes, et eux biraient frais avec ceux que nous considérons toujours comme des envahisseurs.

« En tout cas, notre fougue n'aura pas été inutile. Il appert du bulletin du 22 août 1929, qu'un accord a été signé entre la France et l'Amérique, qui constate que l'accord ne règne pas et que de nouveaux désaccords sont à prévoir pour 1930.

« Une autre fois, nous réfléchirons avant de marcher.

Alexandre Arnoux.
« Pour Vous ».

Sévère, mais combien juste.

Un apôtre de l'art muet, un fervent du cinéma pur, notre excellent collaborateur Pierre Rambaud, se félicite de l'avènement du « parlant » :

« En tout cas, les jeunes fervents de l'image pure ont aujourd'hui la partie belle pour imposer leur art-idéal :

c'est l'heure, pour eux, de se manifester dans la plénitude et le raffinement en opposant au film dialogué la poésie pure et simple de l'image expressive. Il est évident qu'au lendemain d'avoir subi deux mille mètres d'exubérance vocale, nombre de spectateurs trouveront un apaisement en allant visionner quelques films muets 100 0/0.

« Voici donc l'organisation possible de deux spectacles spécialisés, en attendant la subdivision des genres, les quatre cinémas spécifiques : le drame, la comédie, l'humour, le documentaire.

« Au total, l'intensive activité américaine, et la révolution qu'elle déclenche dans l'ordre technique, peut servir l'évolution du véritable cinéma d'art et de pensées : il nous apparaît de tirer profit de cette peu banale situation ».

Pierre Rambaud.

« La Revue du Spectacle ».

EST-CE POSSIBLE ?

Louis d'H. de « Cinéopse » nous affirme ces choses presque monstrueuses.

« Sous la signature de Luz Alba, le périodique *Illustrado*, de Mexico, publiait, le mois de juin, un article intitulé : L'Assassinat de Napoléon. Il s'agit du beau film d'Abel Gance, massacré, dénaturé jusqu'au ridicule et rendu tel pour discréditer le cinéma français.

« M. Luz Alba s'indigne de ces mutilations et de cet attentat qu'il appelle un crime. Il raconte que non seulement on dénatura l'œuvre, mais qu'on la projeta pour la présentation de la façon la plus déplorable dans une salle quelconque. Il écrit indigné « que les cinéastes d'Hollywood ont moins d'intellectualité que les grenouilles, qu'ils ne peuvent concevoir qu'en Europe on tourne des films d'autre genre aux leurs et bien supérieurs ». Il ajoute « l'admirable Napoléon d'Abel Gance est devenu, de par le calcul de ses distributeurs américains, une pitrerie. Cela a été concerté pour dérouter le public américain, le dégouter du film français et lui faire croire que les cinéastes de la France ignorent la technique et sont incapables de réaliser quoi que ce soit pour l'écran, les seuls indiscutables maîtres étant à Los Angeles ».

« M. Luz Alba déplore de tels procédés et il conclut : « A Hollywood on ne se contente pas de tourner des films pour la plupart au-dessous du médiocre, on y travaille à défigurer les œuvres de l'étranger ».

Nous traduisons et atténuons les ter-

mes de cet ardent défenseur du cinéma français. Nous aurons à revenir sur cette question.

L. d'H. « Cinéopse ».

Que notre confrère y revienne le plus tôt possible. Le fait est d'importance.

LE CINÉMA ET L'HYGIÈNE MENTALE

Le célèbre psychiatre, le docteur Toulouse, traite gravement de cette chose grave :

« Ainsi le cinéma soulève un monde de problèmes, et, de leur solution attend le bien plus ou moins grand qu'il fera aux masses auxquelles il s'adresse et, par conséquent, le véritable intérêt des industriels et des auteurs.

« Toutes ces questions se posent avec force parce que le cinéma est, par sa nature, un instrument de distraction collective. Or cet art, en France, traverse une crise grave, par suite, notamment de la concurrence américaine.

« Pour aider l'industriel, il faudrait étudier les meilleures conditions de cette production artistique.

« Mais on ignore les données du problème, et l'on ne veut pas faire appel aux seules compétences qui perment, traient de diriger les recherches. On croit toujours que l'empirisme le résoudra, mais il dépasse cependant la simple expérience des professionnels. Et l'on s'entête dans une voie qui n'a rien donné, qui ne peut rien donner, par ignorance, par méfiance, par un intérêt mal compris.

« Ce seront en définitive, les industriels, somme toute le public français, qui feront les frais de cet aveuglement. Car rien de ce qui est contraire à l'intérêt biologique des individus ne pourra réussir ni subsister.

« Un détail seul exprimera la mentalité que je critique ici. On a créé naturellement une vaste commission du cinéma. A peu près tous les ministères y sont représentés, sans omettre celui de l'Agriculture. Mais le ministère de l'Hygiène n'y figure pas ».

Docteur Toulouse.

« La Griffes Cinématographique ».

Le Théâtre des Capucines devient le Cinéma des Capucines



Une jolie scène de « LUMIÈRES DE GLOIRE » (Molly and me) avec Belle Bennett et Joe E. Brown

(Edition Wilton, Brockliss, Tiffany)

Le théâtre des Capucines, qui, depuis plus de trente ans, était le rendez-vous de tous les amateurs de comédies fines et d'opérettes vraiment spirituelles, change de destination : il devient un cinéma pour films sonores et parlants.

Que le lecteur se rassure ! Les spectacles, auxquels nous aurons ainsi l'occasion d'assister, ne le céderont en rien comme tenue artistique et comme intérêt aux pièces que nous pouvions applaudir dans cet établissement. C'est cette certitude qui a décidé M. Armand Berthez, directeur du théâtre des Capucines, à accepter ce changement d'affectation de cette salle, fort connue du Paris mondain.

C'est M. Wilton, président de la Wilton Brockliss Tiffany, qui engagea des pourparlers avec M. Berthez et lui fit accepter ses projets. Une des raisons pour lesquelles M. Berthez donna son entière approbation aux suggestions de M. Wilton, ce fut qu'il n'ignorait pas les sentiments franco-

philes qui animent le président de la Wilton Brockliss Tiffany. Gros armateur hollandais, M. Wilton est, en effet, un des défenseurs de la pensée française dans son pays. N'a-t-il pas acheté *Napoléon*, *le Miracle des loups*, *Salammbô*, *l'Argent*, *l'Occident*, *la Femme et le Pantin* et bien d'autres films de chez nous pour la grande firme hollandaise de distribution, la *City-Film*, aux destinées de laquelle il préside ?.. Nous ne pouvons que nous réjouir de la récente distinction dont cet ami de la France vient d'être l'objet, en étant décoré de l'ordre du Lion néerlandais.

Une fois l'accord conclu entre M. Berthez et M. Wilton, les travaux de transformation du théâtre des Capucines en un cinéma parlant furent entrepris sous la direction de M. Schurmann, administrateur délégué, et de M. Becker, directeur général de la Wilton Brockliss Tiffany. Le cinéma des Capucines sera équipé avec des appareils R. C. A. photophone.

L'installation de la cabine de pro-

jection a été confiée au spécialiste Richard, ainsi qu'à son collaborateur Hardoin, M. Steurs, ancien inspecteur de théâtre à la Loew-Métro-Goldwyn, de Bruxelles, a été nommé directeur de la nouvelle salle. L'exploitation publicitaire du cinéma des Capucines sera assurée par M. Jules de Fozz, chef de publicité de la Wilton Brockliss Tiffany.

Le premier film, qui nous sera représenté dans cette salle par les soins de la Wilton Brockliss Tiffany, est *Lumières de Gloire* (*Molly and me*), une production de la Tiffany Stahl, qui obtint un gros succès lors de la présentation de sa version muette. Ce film est remarquablement interprété par Belle Bennett et Joe E. Brown.

L'ouverture du cinéma des Capucines, qui aura lieu vers la mi-octobre, permettra au public d'apprécier le jeu de ces excellents artistes, ainsi que la synchronisation parfaite des images et de la musique qui l'accompagne.

Pierre FRANCE.

La Fin du Monde

VUE ET ENTENDUE PAR

ABEL GANCE

PRODUCTION

Société L'Ecran d'Art

15, Rue du Bac - Litré 92-59

Admin. Dr. V. IVANOFF

EDITION POUR LE MONDE ENTIER AUX Exklusivités Artistiques

Elysées 93-15 et 93-16

64, Rue Pierre - Charron

Vedettes...

L'Allemande

par Roger RÉGENT

Il n'y a, paraît-il, que trente-six situations dramatiques, ce qui n'a pas empêché qu'un nombre incalculable de pièces aient été écrites, et toutes sur le fond d'une de ces trente-six situations. De même, il ne doit pas y avoir beaucoup plus de sentiments humains exprimables, et nous devons revoir tous les jours les mêmes états d'âme, mais traduits différemment, vus en quelque sorte, au travers du temperament de l'artiste qui les interprète. Chacun, au fond, aime, souffre, hait de la même façon mais il existe des manières diverses d'exprimer ces sentiments; et la race des individus n'est certainement pas étrangère à cette diversité d'expression. La sensibilité française n'est pas tout à fait semblable à la sensibilité allemande, ou russe, ou suédoise. Une Allemande ajoute quelque chose là où une Française se montre plus retenue; une Russe sera justement réticente, là où une Française aurait montré de l'enthousiasme et vous pouvez être assuré que lorsqu'une Américaine rit aux éclats, une Suédoise, dans la même situation, serait restée impénétrable. Lorsque l'on dit que l'art n'a pas de Patrie, il s'agit de s'entendre, (et Henry Bernstein a dit justement de cette affirmation qu'elle constituait la plus somptueuse bêtise que l'on ait jamais trouvée). Il s'agit de s'entendre, car la marque profonde d'une race apportée à une œuvre, n'est pas en principe, antiartistique. Il faut savoir seulement reconnaître qu'elle n'est pas plus nuisible qu'indispensable: tout cela dépend de ce que l'on a fait, et tout est permis lorsque l'on réussit. A-t-on jamais eu l'idée de renverser un chef-d'œuvre de Molière, de Goethe ou de Shakespeare, sous prétexte qu'il n'était pas foncièrement français ou allemand ou anglais?

C'est donc le plus objectivement possible que je veux regarder l'artiste allemand de cinéma. Il me semble tout d'abord qu'il y a quelque chose d'assez particulier dans sa manière d'exprimer certains sentiments. Comme un désir de souligner différents états d'âme, d'appuyer par certains côtés les passions ou les vertus humaines. Si l'on prend, par exemple, le sentiment de l'amour (le plus utilisé naturellement), l'on s'aperçoit que la femme allemande succombe un peu sous son sexe, qu'elle compte un peu trop sur sa chair pour forcer la séduction. Où certaines auraient mis de la légèreté, de l'amour, de la passion même, l'artiste allemande marque le désir un peu troublant d'appuyer sur ses charmes. Voyez le regard chargé de sexualité d'une Brigitte Helm, et son corps dont elle joue avec une science peut être trop savante. C'est un peu la même remarque que l'on pourrait faire au sujet de Gerda Maurus (encore une interprète de Fritz Lang pour les *Espions* et bientôt pour ses *Femmes dans la Lune*).

Pour Maria Paudler le cas est différent et c'est avec des moyens plus directs qu'elle cherche à nous attrapper. Système moins sûr, moins élégant, moins féminin à mon avis. Lorsqu'elle ôte sa robe, par exemple (les films allemands depuis quelque temps abondent de ces scènes), elle a vraiment l'air de se *déshabiller*.



1. Liane Haid
 2. Marcella Albani
 3. Lya Mara
 4. Olga Limburg
- (Photos A. C. E.)



1. Brigitte Helm
 2. Ruth Weyher
 3. Dina Gralla
 4. Anny Ondra
- (Photo G. L. MANUEL Frères)
(Photos A. C. E.)



1. Lillian Harvey
2. Dita Parlo
3. Lil Dagover
4. Jenny Jugo



Gerda Maurus

Dita Parlo

ler. Une Brigitte Helm ? Jamais. Elle pourrait nous apparaître complètement nue, elle n'aura jamais l'air d'être déshabillée.

Une autre artiste allemande aussi, qui doit être connue au théâtre mais que l'on ne voit que depuis peu sur l'écran, Marleine Dietrich, est assez différente de ses compatriotes. Sa photogénie rappelle un peu celle de Camilia Horn (si bien dans *Tempête*). Il y a chez ces deux artistes, une finesse que l'on ne retrouve guère de l'autre côté du Rhin. Nous ne sommes pas étonnés le moins du monde que l'Amérique ait appelé chez elle Camilia Horn, et Marleine Dietrich semble également le type que les Américains sont le plus capables de modeler à leur image. Rappelons-nous seulement ce qu'ils ont fait de Vilma Banky (qui n'est pas allemande).

Il y a encore Elisabeth Bergner dont il y aurait trop à dire et enfin Grete Mosheim qui est un cas véritablement particulier. L'attraction physique qu'elle exerce est également grande, aussi grande que celle d'une Brigitte Helm peut-être, mais elle utilise des moyens différents. Alors que savamment Brigitte Helm ou Gerda Maurus ajoutent à leurs charmes naturels le mystère troublant d'une perversité composée, Grete Mosheim ne semble rien faire pour toucher nos sens. Elle les atteint pourtant, mais comme sans le faire exprès; elle pousse sa passivité jusqu'à faire semblant de n'avoir rien vu, elle reste la victime de ce charme étrange qui opère sur nous malgré elle; elle croit nous regarder avec de bons yeux de petite fille et elle ne s'aperçoit pas qu'elle est une femme bouleversante. Cette absence d'artifice n'est peut-être qu'apparente chez Grete Mosheim et il est possible que ses rôles soient minutieusement composés. Quoiqu'il en soit, nous ne pouvons oublier une révélation comme *Rose d'Ombre* et je ne crois pas avoir ressenti un pareil enthousiasme devant une interprète nouvelle, depuis la Greta Garbo de la *Rue sans joie*.

On me dit enfin que c'est pour réagir contre la beauté allemande consacrée à l'écran, qu'Eric Pommer lança Jenny Jugo et Dita Parlo. Je ne crois pas que ce choix soit véritablement une réaction, et ces deux artistes ne possèdent pas un type suffisamment accusé pour faire école. Les révolutions ne se font pas ainsi. D'ailleurs faut-il vraiment faire une révolution ? Il y a encore assez de caractère dans certains visages d'artistes allemandes, et je ne crois pas qu'une tentative « d'américanisation » ou de transformation à l'image de n'importe quel autre pays, amène de bons résultats: pas plus en Allemagne qu'ailleurs. Que nos voisins fassent du film foncièrement allemand, ou européen ou international, cela nous est parfaitement égal, à la condition qu'ils fassent de bons films. Et que leurs artistes restent elles-mêmes avec leurs passions, leurs vertus ou leurs vices, mais qu'elles restent des femmes. Cela, c'est de tous les pays !



1. Lia Elbenschütz
2. Agnès Pétersen
3. Ellen Richter
4. Jenny Hasselquist

Etoile-Film présente

Ces Dames aux Chapeaux Verts

d'après Madame Germaine ACRÉMANT

par André BERTHOMIEU

Voici un bon, un excellent film. Quelle reconnaissance nous devons à l'Etoile-Film et à André Berthomieu pour la joie délicate qu'ils nous ont procurée mercredi dernier en nous présentant « Ces dames aux chapeaux verts ». Depuis longtemps, nous n'avions eu l'occasion d'applaudir avec autant d'intime satisfaction un film français : et quel autre mériterait cette appellation mieux que celui-ci où metteur en scène, interprètes, scénario, ont su donner à l'esprit même du film cette saveur du terroir, cet esprit de la race qui est bien de chez nous.

Le scénario est inspiré du roman de Mme Germaine Acramant :

« Dans une vieille petite ville de province vivent trois sœurs, trois vieilles filles austères dont la vie mièvre et monotone s'écoule entre leur vétuste demeure et la cathédrale : avec, comme principales distractions, les visites à ces demoiselles de leurs amies ou de M. le Grand Doyen.

« Un jour, elles recueillent une petite cousine dont les parents viennent de mourir, Arlette, jeune parisienne déshéritée dont les allures modernes les étonnent et les scandalisent.

« Quelques temps après son arrivée, Arlette découvre dans un secrétaire, le journal intime de la plus jeune de ses cousines, Marie. Elle apprend ainsi que la vieille fille et M. Ulysse Hyacinthe, professeur au Collège, ont ébauché jadis une idylle, mais que Mme Davernis mère, s'est refusée sans que l'on sache pour quelles raisons à ce mariage.

« Arlette décide de faire le bonheur de sa cousine; elle parvient, à l'occa-

sion d'une tombola qu'elle a organisée, à mettre les deux vieux amoureux en présence; ceux-ci ne tardent pas à sentir se réveiller dans leur cœur l'ancienne tendresse que les années n'ont su éteindre.

« De son côté, Arlette a rencontré au cours de ses visites, le fils du propriétaire de « ces demoiselles Davernis », Jacques de Fleurville. Mais depuis huit ans, une gouttière coule que M. de Fleurville père s'obstine à ne pas faire réparer, ce qui sépare les deux familles. Cela n'empêche pas Jacques et Arlette de se plaire et de se déclarer bientôt leur amour.

« Tous les obstacles finiront par s'aplanir et un jour les cloches de l'antique cathédrale sonnent à toute volée, le double mariage de Marie et d'Ulysse, d'Arlette et Jacques, sous le regard ému de « Ces dames aux chapeaux verts. »

Les petites scènes humoristiques abondent dans ce film, tantôt finement spirituelles, dépassant parfois la satire et frisant la caricature. Nous n'en retiendrons que les plus caractéristiques : la ronde à travers la maison le bougeoir en mains, avant le coucher; la scène de gourmandise; la fin du déjeuner de fiançailles où la vieille servante vient choquer son verre contre celui de Marie et d'Ulysse; la tombola.

La technique d'André Berthomieu s'apparente à celle de René Clair et ce n'est pas, me semble-t-il, un mince compliment. Tous les espoirs qu'il nous avait donné avec « Pas si bête » se trouvent pleinement réalisés et nous font accorder à André Berthomieu une confiance qu'il ne décevra certainement pas.

M. René Lefèvre, au premier rang de l'interprétation, a fait une création remarquable dans le rôle d'Ulysse Hyacinthe. Faisant abstraction de sa véritable personnalité, il dessina d'une façon charmante et toujours comique une silhouette du professeur de province, timide et indécis, qui le classe parmi nos meilleurs artistes; Alice Tissot a campé d'une façon très réussie le personnage de Marie Davernis, dont le vieux cœur a su garder toute la candeur d'antan; Simone Mareuil est une espiègle et charmante parisienne avec tout le charme trépidant de la jeunesse moderne. Jean Delyelly est séduisant et sympathique comme à l'ordinaire. Toute l'interprétation est de tout premier ordre et mérite d'être citée. Thérèse Kolb, Gina Barbieri, Gabrielle Fontan, Alexandre Heraut, Jean Diener, Paul Velta.

« L'ÂME DU BLED »

Un film de court métrage dont l'action n'est que prétexte à nous montrer les paysages évocateurs et splendides du Sud-Marocain, avec leurs habitants peu connus, leurs coutumes pittoresques, leurs luttes même, au contact bienfaisant de la pacification française.

Excellente réalisation de J. Severac. Très belles photographies de Jimmy Berliet.

JEAN D'ARMOR.

Les dernières Présentations

par Louis SAUREL

Les Distributeurs Réunis présentent :

« L'Antigone d'Hollywood »

Titre vraiment trop pompeux. L'histoire, qui nous est contée dans ce film, nous donne l'impression d'avoir été imaginée par les membres du Comité-Directeur d'une ligue de morale américaine. Ainsi que dans *Weary River*, nous nous croyons souvent transportés, en assistant à ce film, dans un temple protestant, où prêcherait un pasteur animé d'excellentes intentions. Le cinéma peut assurément avoir un but moralisateur, mais il paraît dangereux, que de pareilles intentions soient vraiment trop visibles dès le début du film.

Betty Compson et ses partenaires animent avec leur talent très réel cette œuvre, réalisée de façon satisfaisante.

« L'Orpheline dans la Bourrasque »

Transposition adroite du roman d'Hector Malo « En Famille », dans le cadre de la Russie du Sud. Mise en scène convenable de Kertez qui nous a montré de beaux paysages couverts de neige, une peinture émouvante de la vie des artistes forains, etc... La petite Marie Kid interprète de parfaite façon le rôle de la petite fille d'un vieil usinier.

« Le Cabaret Rouge »

Drame policier assez bien construit, très mouvementé, et dont Betty Compson est la vedette. Mise en scène de valeur moyenne. Ce film plaira beaucoup.

Rue de la Dèche »

Ce film bénéficie d'une mise en scène fort pittoresque, qui nous restitue l'atmosphère d'un des quartiers de New-York, habité par une population internationale. Quelques-uns des extérieurs sentent un peu le décor, mais l'ensemble est parfait.

Barbara Bedford incarne une jeune fille du peuple, la reine du quartier, avec beaucoup de naturel.

« Un Cœur au Gagnant »

Une comédie d'un humour assez appuyé et un peu gros. Une course de chevaux, constitue le « clou » du film qui, se compose de deux sujets, unis l'un à l'autre d'assez heureuse façon. Raymond Griffith est la vedette de cette comédie qui divertira le public.

Oméga Location présente :

« Séduction »

Une curieuse étude de mœurs. L'auteur du film a peint avec une grande netteté le caractère d'un Don Juan, égoïste, sans scrupules... et la faiblesse d'une femme, son éternelle victime. L'intrigue, sur laquelle s'appuie le scénariste pour légitimer ces peintures psychologiques, est très romanesque. La mise en scène de Gustav Machatay, un réalisateur tchèque, peut aisément être comparée à celle des meilleurs films allemands et autrichiens.

Olaf Fjord est d'un naturel parfait dans le rôle de Sanders, séducteur d'une rare distinction et toujours maître de lui. Ita Rina incarne avec une vibrante sensibilité la malheureuse Ita dont la faiblesse en fait vite la proie de Sanders. Luigi Serventi et Charlotte Suza sont bien.

« Le Cercle Rouge »

Un film policier, dont l'intrigue assez complexe rebondit sans cesse; on croit avoir deviné le véritable caractère des personnages, puis l'on s'aperçoit soudain que l'on s'était lourdement trompé et... l'on suit avec intérêt les nouvelles aventures dans lesquelles nous entraînent Lya Mara et Louis Lerch.

Bonne mise en scène, éclairages soignés. Lya Mara est une bien jolie détective au regard intelligent, vif. Louis Lerch, Stewart Rome, John Castle, A. Steinruch, etc... sont ses adroits partenaires.

« Des Pieds des Mains »

M. Michel Du Lac a eu une idée originale en écrivant le scénario de ce film. Mais, à mon avis, il a commis la même erreur que G. Péclat dans *Amour et Carrefour*, de ne pas proportionner la longueur de son film à l'importance du sujet. Cette fantaisie, pour ne pas lasser le spectateur, qui ne voit toujours que des pieds et des mains, eût dû être très courte. Le remède est heureusement à côté du mal; si Michel Du Lac se résout à l'amputation nécessaire d'une portion notable *Des Pieds, des Mains*, il pourra alors montrer aux spectateurs un petit film très amusant.

Les Films Méric présentent :

« Vainqueur au Ralenti »

Sujet banal, cent fois traité et réalisé de façon quelconque. Nous sommes dans le milieu des chauffeurs de course. Vous devinez déjà qu'à la fin du film vous assisterez à une grande course d'automobiles, que le jeune héros sportif triomphera de tous ses adversaires et obtiendra la main de celle qu'il aimait. Il est donc inutile *Vainqueur au ralenti*.

Les interprètes de ce film, Red Grange, Jobyna Ralston, etc., jouent correctement. A signaler cependant une actrice qui, dans le rôle de la tante irascible, a fait une création un peu bouffe, qui plaira sans doute aux spectateurs des salles de quartier.

« La Reine des Diamants »

Encore un film sur le music-hall. Afin de différencier quelque peu cette production des précédentes du même genre, le scénariste a imaginé de mêler son héroïne, une girl évidemment, à une aventure policière. Cette sorte de cocktail de différents sujets plaira peut-être au public très populaire. Assez bonne mise en scène. Interprétation fort intéressante d'Evelyn Brent, qui joue un double rôle.

« La Conquête d'Alexandre »

Satire un peu grosse des hommes doués d'une audace extraordinaire et que rien ne déconcerte. Richard Gallagher dans le rôle de *l'arriviste*, est intéressant, mais il outre parfois un peu ses effets.

« Un Drame au Canada »

Un film d'aventures se déroulant dans de très belles forêts. Il met aux prises un sergent de police montée canadienne et un bandit. Mise en scène de valeur moyenne; bonne photographie.

Patsy Ruth Miller, la spirituelle protagoniste du *Jeu délicat*, et Charles Byer sont les bons interprètes de *Un drame au Canada*.

« Une Aventure à la Zorro »

Ansique le titre l'indique loyalement, ce film est directement inspiré du *Signe de Zorro*, de Douglas Fairbank. Ce n'est heureusement pas un véritable décalque de ce film populaire, mais *Une aventure à la Zorro* ressemble beaucoup à son modèle : costume identique du protagoniste, scénario d'une assez grande similitude, etc... Richard Talmage fait preuve dans ce film de sérieuses qualités et d'un entraînement constant.

« Le Mystère du dancing »

Un drame bien sombre, dont le scénario serait certainement du goût des habitués du Grand Guignol. On y voit des bandits, parmi lesquels est un ancien bagnard, Bill Boyd, se préparer à marquer au fer rouge une jeune fille, Doris Lee, accusée à juste titre d'avoir des accointances avec la police. Au moment où elle va subir cette torture, Bill Boyd apprend que cette malheureuse est sa fille.

Bonne mise en scène et interprétation très convenable de Jola Mendez, qui joue le rôle de Doris Lee, et de Ralph Ince qui incarne un bandit de sinistre aspect.

« Ses Jambes et l'Amour »

Le sujet ne brille pas par l'originalité, mais il est bien mis en scène et interprété de façon satisfaisante par Bessie Love, et Irène Lambert. L'intrigue qui nous est assez agréablement contée, se déroule en effet une fois, encore, dans un music-hall de Broadway.

Le jeu des artistes rachète heureusement la banalité du sujet et fait de *Ses jambes et l'amour*, un film qui connaîtra un certain succès dans les salles de quartier.

« Le Sosie du Lord »

Le point de départ de cette comédie est assez curieux. Un jeune lord, Hugh Wainwright, s'est engagé comme valet de chambre chez M. et Mme Burton, les parents de la jeune fille qu'il aime afin de pouvoir connaître son véritable caractère. Mme Burton désirerait avoir un lord authentique à ses réceptions. Elle demande alors à son valet de chambre de passer pour un véritable gentilhomme, ce que Hugh Wainwright accepte.

Les Présentations (suite)

De cette situation initiale découle une série de scènes amusantes et acrobatiques assez bien venues.

Richard Talmage fait preuve de beaucoup d'entrain et de réelles aptitudes sportives dans ce film.

Les Films M. G. M. présentent :

« Le Figurant » avec Buster Keaton

Un nouveau film de qualité de Buster Keaton. Il est sonore. L'intérêt ne faiblit pas un instant, étant donnés les nombreux « gags » qu'il renferme. La sonorisation en est parfaite.

Le scénario, fantaisiste comme il sied, sert de lien entre tous ces tableaux, dont certains sont de toute beauté.

Buster Keaton a fait une création aussi séduisante dans *Le Figurant*, que dans ses précédents films.

Son jeu, endiablé mais heureux, tient tout l'écran, sans que l'on songe une seule fois à s'en plaindre.

En résumé, comédie excellente qui divertira tous les publics.

P. F.

First National présente :

« Weary River »

Un film parlant en langue anglaise, qui peut être compris par des Français ignorant l'anglais. Le procédé employé va forcément à l'encontre du but poursuivi par les inventeurs des talkies : supprimer les sous-titres. L'ingénieur expédient utilisé dans *Weary River* pour nous faire comprendre, consiste à inscrire au bas des images un sous-titre en langue française, traduction intégrale du dialogue que nous entendons. Les dialogues sont vraiment prenants par l'accent de sincérité ou de douleur avec lesquels certains mots sont prononcés.

Le sujet est la partie la plus faible du film, car, à part quelques scènes bien composées, les débuts en public de Jerry après sa sortie de prison, le retour du malheureux compositeur chez son amie... le thème de *Weary River* est bourré d'intentions morales excellentes, mais un peu accusées. La mise en scène est bonne, les photographies de valeur, mais parfois un peu prises.

L'attrait indéniable de ce film réside dans son interprétation, à laquelle on ne peut faire aucun reproche. Richard Barthelmess est un jeune premier au visage sympathique, au jeu sobre et sincère, sa voix est un peu monotone, sauf à la fin du film; où au cours d'une scène avec Betty Compson il nous émeut violemment. R. Barthelmess possède en outre un talent très réel de chanteur.

Sa partenaire, Betty Compson est une remarquable comédienne, qui joue de son masque et de sa voix en grande artiste. Lorsque Jerry Larrabee se prépare à la quitter pour aller se battre avec son rival, elle lui parle d'un ton amoisi, avec un tremblement dans la voix... d'une vérité intense, exempte du moindre cabotinisme. Cela nous fait regretter d'autant plus les nombreuses coupures que l'on a pratiquées dans la partie sonore de *Weary River*, film qui, malgré quelques défauts très excusables, puisque c'est un des premiers « talkies », n'en constitue pas moins

une œuvre intéressante, qui retient puissamment l'attention.

Avant *Weary River*, nous avons vu et entendu au Clichy-Palace quelques films parlants de très court métrage; un jazz de jeunes filles, un autre jazz accompagnant les ébats quelque peu excentriques de quatre danseurs, des guitaristes et enfin un artiste du Metropolitan-Opéra, de New-York, à la voix chaude et très nuancée.

Loca Film présente :

«Sables Mouvants »

Ce film est la première œuvre d'un nouveau metteur en scène, Jacques Mils. Sur un scénario simple de Jean Lattès, J. Mils a composé un drame très vivant.

Sables mouvants met aux prises d'un côté un colon sans scrupules, un chef arabe, El Massoud, et sa complice, la belle Ruiza; de l'autre, une jeune fille protégée par deux jeunes Parisiens contre la convoitise du caïd. Ce drame se déroule au Maroc.

Parmi les meilleurs tableaux du film, je citerai : une curieuse partie de cartes dans un tripot, l'enlèvement du « vilain » de ce drame... Très beaux extérieurs d'une grande variété. Les photographies de Guillemin sont dans l'ensemble fort bonnes.

Charley Sov a campé avec un grand sens de la composition un colon à l'âme veule asservie à ses désirs; Agnès Marval est une belle espagnole aux gestes félins. Tabar Hanache, un marocain sensuel, brutal et fourbe, d'une saisissante vérité. André Heuzé joue avec esprit le rôle d'un jeune parisien d'esprit humoristique. Gilberte de la Motte a fait une création intéressante bien qu'un peu effacée. Raymond Dubreuil est un beau jeune premier au jeu très sobre, mais un peu froid.

« Reine de son Cœur »

Une comédie cinématographique genre « opérette viennoise » qui présente cette particularité d'être luxueusement montée. Nous sommes dans un royaume imaginaire. La reine Viviane est délaissée par son époux, qui cependant l'adore, mais est blessé de ce qu'elle ait pu soupçonner sa fidélité. Bien entendu, vous avez de vous-même deviné le dénouement de *Reine de son cœur*; à la fin du film le royal couple est encore plus uni qu'au début.

Je disais plus haut que la mise en scène de cette comédie était fastueuse. Pour en donner une idée, sachez que, au cours d'un bal masqué, nous voyons un décor énorme, figurant une grande salle à plusieurs étages, entièrement garni d'hommes en habit et de dames en toilettes ou travestissements d'une brillante fantaisie.

Liane Haid est charmante dans le rôle de la reine Viviane. Luigi Serventi est un bel homme au jeu très naturel, et qui pourrait aisément jouer des rôles analogues à ceux de Warwick Ward dans *Variétés*. Kate de Nagy a campé une sémillante Viennoise avec un réel brio. En résumé la mise en scène somptueuse et l'excellente interprétation de *Reine de son cœur* compensent grandement le peu d'originalité de ce film.

Les Sélections Cinématographiques Maurice Rouhier

présentent :

« Samba »

Reconstitution de la vie des peuplades noires de l'Afrique Occidentale, il y a cinquante ans. Afin de rendre ce film plus attrayant, le réalisateur de *Samba* a cherché à donner à ce « documentaire les apparences d'un drame cinématographique. Un scénario très simple a servi de prétexte assez habile pour nous montrer ce qu'était la vie des noirs avant la colonisation française, vie primitive, où la pêche, la chasse et hélas ! souvent la guerre prenaient la plus grande place.

Les artistes noirs sont excellents lorsque l'on leur demande des choses simples et où les mouvements du corps ont plus d'importance que les jeux de physionomies... Mais, quand il est nécessaire qu'ils viennent au premier plan, leur mimique s'avère nettement insuffisante.

Malgré ce léger défaut, il faut cependant reconnaître que *Samba* est une œuvre très vivante, bien photographiée et susceptible d'intéresser les spectateurs de toutes les salles.

Les Films Métropole

présentent :

« Le Passé ne meurt pas »

Un film réaliste, dont le sujet est poignant. C'est le calvaire d'une femme que le réalisateur Alfred Hitchcock nous a conté.

Larita Filton a épousé un jeune lord de la plus haute aristocratie anglaise. Ses beaux-parents qui espéraient une plus belle union pour leur fils tiennent Larita à l'écart. Un jour, un coin du voile cachant le passé de la jeune femme se soulève : on apprend ainsi qu'elle fut autrefois la malheureuse héroïne d'un scandale.

Le passé qu'elle croyait à jamais oublié reparait comme un juge, un accusateur. Il lui faut donc quitter l'homme qu'elle aime et s'éloigner pour toujours du foyer, du « home », qu'elle avait cru trouver...

Mise en scène très sobre et étonnante.

Les interprètes de ce film vivent leur rôle plus qu'ils ne le jouent. Ceux qui incarnent les parents du jeune lord sont remarquables par l'art de la composition, dont ils font preuve.

« Rien que nous Deux »

Un drame original, dont le début me semble plus intéressant et plus pathétique que la fin, de caractère un peu conventionnel.

Un homme dans un accès de colère a failli tuer sa femme. Celle-ci, Dorothy, l'abandonne, part pour Paris, où elle devient la maîtresse d'un danseur mondain. Le caractère irritabile de son amante pousse le danseur, Pierre Marescot, à accomplir le même geste que le mari; seulement, il n'a pas la force voulue pour se maîtriser à temps, et... commet un meurtre.

Thomas Thorn, le mari de la morte, va voir son rival en prison, et, songeant à son geste inachevé, il pense qu'il eut pu devenir un assassin. Pris de

Les Présentations (suite)

pitié pour Marescot, il cherche alors à le sauver, mais le malheureux est envoyé au bagne.

Bonne mise en scène, jolis extérieurs bien photographiés. Jean Angelo joue sobrement le rôle de Thomas Thorn. Ernest Deutsch, artiste allemand au visage émacié, au regard d'une étonnante souplesse d'expression, et qui fut l'un des protagonistes de *On demande une danseuse*, a fait une excellente création dans *Rien que nous deux*. Margarete Schlegel est bien.

« Mariez-vous donc »

Amusante comédie, dont le sujet, bien que n'étant pas très neuf, est cependant agréable et fort gentiment conté. Parmi les scènes les plus divertissantes, je citerai celles de la fin, où deux jeunes gens, qui voulaient divorcer, sont cependant obligés, sous peine de perdre un gros héritage, de paraître filer le parfait amour.

Iwa Wanja, Siegfried Arno, Henry Bender et Hans Brausewetter ont tenu leurs rôles avec beaucoup d'esprit.

« Un Million dans un Chapeau »

Ce film n'est qu'une suite d'exploits acrobatiques plus ou moins bien reliés par un scénario assez faible. Les prouesses accomplies par Luciano Albertini sont vraiment déconcertantes par leur audace folle, car un grand nombre nous donnent l'impression d'avoir été exécutées sans aucun truquage.

Film d'un caractère spécial, qui connaîtra un certain succès auprès de la clientèle populaire.

La Compagnie Générale de Productions Cinématographiques présente :

« LES TACITURNES »

Le film de Jacques de Casembroot « Les Taciturnes » entre dans la catégorie des drames simples. Le sujet ? Un père, qui croit sa fille coupable, veut tuer celui qu'il prend pour son amant, puis reconnaît son erreur et approuve leur union. On ne voit point de dancing, ni de filles dans ce film, mais de pauvres pêcheurs qui vivent sous vos yeux leur existence journalière.

La mise en scène de J. de Casembroot m'a beaucoup plu par sa simplicité et la beauté des paysages qu'elle renferme. Un léger reproche : le réalisateur abuse parfois de la répétition d'une même image présentée ainsi qu'un « leit-motiv » visuel. Quelques coupures me semblent s'imposer à ce sujet.

Les photographies de Marc Bujard me paraissent à la fois fort artistiques et très intéressantes au point de vue dramatique, car elles soulignent la pensée de l'auteur : éclairages brutaux qui durcissent les faces durant les scènes les plus violentes, douce lumière d'une poésie idyllique pour les extérieurs où nous voyons passer le couple des deux amoureux, etc...

Jim Gerald a fait une création étonnante de vieux pêcheur breton, avare de gestes, mais au regard singulièrement expressif. Jean Dehelly et Michèle Verly jouent avec naturel et talent.

« L'Œil de Paris » présente :

« LE CADAVRE VIVANT »

Un film magnifique à la manière soviétique, c'est-à-dire impeccable de technique, de montage, de photographie, de trouvailles. Eminemment émoif comme ceux que nous avons vus jusqu'à présent, il est très psychologique. Les grandes scènes du cabaret russe et de la Cour d'assises sont admirables et, à elles seules, suffiraient à justifier le succès.

Ajoutez à cela un mouvement merveilleux qui ne laisse à aucune minute se fatiguer l'attention du spectateur.

Les deux dernières bobines sont admirables. Les évocations du réquisitoire et de la plaidoirie sont des merveilles de montage, d'enchaînement et de clarté. Joignez à cela quelques splendides extérieurs que l'on regrette de ne pas goûter plus longtemps, et vous aurez « Le Cadavre vivant », film qui est un pur chef-d'œuvre malgré son titre mélodramatique et très roman-feuilleton.

Comme presque tous les autres films russes, c'est un film à thèse : on nous montre la monstruosité de la loi qui rive à la même chaîne les époux désassortis, chaîné de forçat que l'on ne pouvait, sous les tzars, rompre que par la mort. Mais tout cela passe ici très facilement. Devons-nous en « incriminer » notre excellent collaborateur Germaine Dulac, car l'adaptation française est signée de son nom ?

Donc, malgré son titre et sa tendance qui ne peut en rien nous choquer, ce film est, répétons-le, admirable.

L'interprétation, dont le poids principal repose sur le grand metteur en scène Pudovkin, est elle-même hors de pair. Il faut voir ces masques, ces expressions, suivre sur les physionomies violemment caractéristiques et qui hurlent leur personnalité, une action peut-être un peu longue dont l'intérêt ne faiblit à aucun instant et si riche en détails d'une observation aiguë. Maria Jacobini elle-même, qui pourtant, a tant à se faire pardonner, interprète son rôle avec puissance et sobriété. N'est-ce pas un critérium ? N'y a-t-il pas lieu d'en féliciter hautement les metteurs en scène car cette œuvre qui a été tournée mi-partie en Russie, mi-partie en Allemagne, est due à la collaboration russo-allemande. La scène de la morgue, celle du bouge sont traitées avec un réalisme saisissant, mais toutefois avec assez de mesure dans l'horreur, pour qu'elles ne choquent pas.

« L'Œil de Paris » tient là un succès qui lui assurera de nombreuses et fructueuses soirées.

J. de L.

Erka-Prodisco présente :

« L'AVENTURE DE LUNA-PARK »

Amusante et courte comédie, scénario de Pierre Ramelot, mise en scène d'Albert Préjean. Le sujet est un peu simple, mais original et spirituel. Albert Préjean et Danielle Parola jouent les deux principaux rôles de ce film de façon satisfaisante.

Parmi les scènes prises à Luna-Park il convient de signaler des vues mouvementées d'un fort heureux effet.

« DANS LES BOUES DE L'ALASKA »

Drame d'aventures se déroulant dans une de ces villes-champignons, comme il en pousse en Alaska, dès que des terrains aurifères sont découverts. Le sujet de ce film n'est pas précisément très neuf : un homme politique sans scrupule veut s'emparer d'un certain Gléminster. Après de multiples péripéties, Gléminster parvient à triompher de son ennemi.

Mise en scène moyenne ; il faut cependant citer un tableau d'orage bien réalisé et quelques scènes émouvantes entre Gléminster et une femme qui l'aime éperdument et que lui ne considère que comme une camarade.

Interprétation convenable de Milton Still et Barbara Bedford.

Apollon-Film présente :

« L'INCONNUE »

Ce film marque les débuts d'Alfred Abel dans la mise en scène. Cet artiste s'affirme un maître. Nous regrettons toutefois qu'il se soit inspiré d'un roman qui, du point de vue cinématographique, nous paraît présenter deux graves défauts : d'être difficilement accessible à l'esprit du grand public et de s'éloigner quelque peu de la vraisemblance.

Une femme est abandonnée deux fois par son amant et, par sa faute, réduite à la misère. Son enfant meurt et, elle-même, risque sa vie au cours d'une grave opération, dont la lâcheté de cet homme est cause. Malgré l'égoïsme avoué de son amant, cette femme l'aime toujours... vers la fin du film, nous la voyons se dévouer pour lui.

La réalisation d'Alfred Abel est fort bonne dans l'ensemble; quelques scènes, notamment le rêve vécu par Martha durant son opération est absolument remarquable. Abel a réussi en effet à nous donner une double impression de réalisme et d'irréel. Ces tableaux souvent embrumés par les vapeurs du rêve contiennent des détails étranges, un professeur aux yeux phosphorescents, un libraire dont la chaise se déplace toute seule qui nous indiquent très nettement que la scène à laquelle nous assistons est celle que revêt l'esprit d'une femme atteinte de fièvre.

La plupart des éclairages sont des effets de clair-obscur, qui contribuent à donner au film une atmosphère d'intimité et un caractère tragique très poussé.

Par le Monde (suite)

M. Kratsch, monteur de sons, achève le montage sonore du « Cœur de la Reine ».

Divers producteurs et metteurs en scène français et étrangers tels que MM. K. Froelich, Abel Gance, J. de Venloo, P. Braumberger et E. Pallos, Ivanoff, ayant désiré se rendre compte des qualités photographiques de leur interprète sont venus à la Tobis pour procéder à des essais parlés et sonores.

C'est ainsi que les grandes vedettes de l'écran et du théâtre ont défilé devant les microphones.

Citons Mmes Mary Bell, Louise Lagrange, Suzy Vernon, Ginette Maddie, Esther Kiss, Marguerite Gance; MM. P. de Guingand, Maxudian, Francen, Samson Feinsilber, Juvenet, Abel Gance, Philippe Hérial.

On a inauguré le nouveau studio d'Épinay à la Tobis qui sera consacré exclusivement aux prises de sons, de la parole et du chant. Un porto d'honneur a été servi au personnel des studios et des laboratoires, dans le grand hall.

M. Von Merstetten a donné le premier tour de manivelle d'un film de court métrage qui nous montrera les chansonniers montmartrois dans leur cadre de la place du Tertre et du quartier pittoresque qu'est le vieux Montmartre.

Cette semaine, on a enregistré « La Nuit », « Copack », « Moscou », joués par l'orchestre des balalaïkas de G. Tchernayaroff.

« Qui vive ? », « Les Hussards », « Valse », trois scènes filmées du « Coq d'Or », la Compagnie de S. Doniloff.

Les blues et les jazz cubains par l'orchestre Cox.

La Tobis vient de signer un contrat avec René Clair, le réalisateur du « Chapeau de paille d'Italie » et des « Deux Timides », pour une longue durée, comme scénariste et metteur en scène.

Il a entrepris dès le 15 septembre le découpage d'un grand film sonore.

Le Cinéma et la Finance

Jusqu'à présent et à l'encontre de ce qui se passe dans les autres pays, la cinématographie française n'a trouvé auprès du monde bancaire qu'un appui extrêmement hésitant. Les milieux qui disposent des sommes liquides du public ainsi que ce public lui-même, ignorent presque totalement les grandes possibilités de gain que peut offrir l'exploitation du film sous ses différents aspects, tout en offrant des garanties au moins équivalentes aux autres branches de l'industrie et du commerce.

Un groupe d'études vient de constituer en vue de la création d'un organisme de crédit destiné à apporter son appui à toutes les entreprises saines de la production, distribution et exploitation de l'industrie cinématographique

française. Nous croyons pouvoir espérer que l'organisme financier dont nous parlons pourra entrer en activité très prochainement, et nous ne manquons pas de tenir nos lecteurs au courant d'une entreprise qui doit nécessairement les intéresser dans une large mesure.

Apollon Film

Une grande firme vient de naître : Cette Société se propose avant tout de distribuer une production aussi éclectique que parfaite. A titre d'indication, cette nouvelle firme vient de s'assurer le premier film d'Alfred Abel. (On sait en effet, que le célèbre artiste tournait depuis quelque temps déjà, en qualité de metteur en scène). *L'Inconnue*, interprétée par Renée Héribel, la délicate et sensible artiste française. Alfred Abel, Jack Trévor, vedette anglaise connue et appréciée du grand public, s'affirme, dès maintenant comme une production de premier ordre. Cette excellente production sera présentée au Casino de Paris, le samedi 28 septembre 1929, à 14 h. 45.

La Société Apollon Film a d'ailleurs signé d'autres contrats qui la mettent d'ores et déjà en possession de plusieurs films tournés par des vedettes très remarquées durant le dernier semestre cinématographique.

Son but ne s'arrêtera du reste pas là, car Apollon Film veut produire et s'intéresser, par la suite, à l'exploitation.

Un Grand Romancier à l'Écran

Une des œuvres magistrales du grand romancier Stéphane Zweig, vient d'être portée à l'écran.

Il s'agit de *Lettre d'une Inconnue*, réalisée par Alfred Abel et interprétée par : Renée Héribel, Jack Trévor et Abel lui-même qui y tient un rôle important.

En dehors de *Lettre d'une Inconnue* dont les dix éditions ont été épuisées en quelques semaines, Stéphane Zweig, qui s'apparente à Balzac par son humanité et à Zola par son réalisme, a écrit *Amok*, *Holderlin*, et surtout *Vingt quatre heures, ou la Vie d'une Femme*, qui fut et est encore un gros succès de librairie.

Ajoutons que *Lettre d'une Inconnue* a paru à l'écran sous le titre *L'Inconnue* et que le film sera distribué par « Apollon - Film ».

UN PETIT LOGEMENT

Une entrée minuscule, une salle à manger ouvrière, une cuisine sombre et une toute petite chambre à coucher où un lit-divan prend toute la place. Une jeune femme lasse... La monotonie des journées pareilles l'une à l'autre... La vie d'un jeune ménage sans bonheur.

Tel est l'aspect des scènes étonnantes que tourne, cette semaine, Augusto Génina, avec Louise Brooks et Georges Charlia, dans un décor d'un réalisme poignant, pour le grand film de la « Sofar », « **Prix de Beauté** ».

Robert Gys, l'architecte-décorateur, a donné la mesure de son talent dans la réalisation de cet intérieur. R. Maté, l'excellent opérateur qui tourna « Jeanne d'Arc » de Dreyer, a composé des éclairages d'une vérité rare.

« **Prix de Beauté** », qui sera une production sonore et parlante, s'annonce comme un très grand film.

Nouveaux engagements pour « Prix de Beauté »

« **Prix de Beauté** », le grand film de la « Sofar », réalisé par Augusto Génina, bénéficie d'une distribution véritablement de premier ordre.

Aux noms déjà connus de Louise Brooks, Georges Charlia, Jean Brardin et André Nicolle, il faut ajouter maintenant celui d'A. Bandini, dont on n'a pas oublié la silhouette éminente et cocasse dans « Quartier Latin ».

Les prises de vues de cette importante production se poursuivent au studio de Joinville-le-Pont, dans les meilleures conditions. A. Génina est assisté par Edmond Gréville, Fernand Lefebvre, André d'Ollivier et Bielloff.

« Le Rapide de Sibérie »

On n'a pas encore oublié le succès de l'émouvante réalisation de Righelli : « Nostalgie ». Nous apprenons qu'au cours de ses prochaines présentations la « Sofar » nous montrera un nouveau film de ce metteur en scène, « **Le Rapide de Sibérie** » interprété par Renée Héribel, Fritz Kortner et Alex Bernard. C'est une grande œuvre dramatique d'une intense émotion. Le scénario original les sites inconnus et une distribution brillante feront du « **Rapide de Sibérie** » un film appelé au plus grand succès.

Lily Février, Reine des Fées

La forêt silencieuse est éveillée par le soleil artificiel. Sous la lumière crue des projecteurs, des Fées s'animent, danseuses légères, jaillissent qui d'une touffe d'herbes, qui d'un buisson.

Lily Février, de sa flûte magique, apaise leur trouble. Warwick Ward et Claire de Lorez observent la scène. Mais Ludovic de Gaigneron pose son mégaphone...

Les Fées redeviennent femmes et se couvrent de manteaux du soir. Le Rêve est terminé.

On vient de tourner une scène de « *Sylvia l'Enchantée* », la première production des « Films Orion », réalisée par Ludovic de Gaigneron.

Le film sonore européen, enfin, existe. Et son premier grand interprète est le célèbre acteur Conrad Veidt. C'est dans « *Terre sans Femme* » (La Fiancée N° 68) que nous pourrions entendre, pour la première fois, la voix de celui dont le jeu puissant a si souvent empoigné le public. Et sa parole est aussi bouleversante que son masque.

La présentation de cette grande production, dont l'importance est capitale, aura lieu très prochainement à Paris.

Par le Monde (suite)

M. P.-J. de Venloo, qui caresse depuis longtemps le projet de faire tourner un grand film français entièrement parlant, a étudié à fond la question depuis plus de six mois en s'entourant de toutes les compétences désirables. Nous apprenons actuellement, non seulement que son projet est au point, mais que les premiers tours de manivelle de : « *La Nuit est à Nous* », d'après la pièce d'Henry Kistemaekers, ont été donnés le 12 Août dernier et que la réalisation se poursuit sans arrêt depuis cette date.

Pour mener à bien cette entreprise dont nous ne pouvons que le féliciter, M. de Venloo s'est entouré de toutes les garanties possibles pour réaliser une belle œuvre française. Après de nombreux essais de voix, faits au studio de la « Société Tobis », à Epinay, M. de Venloo, d'accord avec les réalisateurs Froelich et Henry Roussel, a choisi comme principaux interprètes Marie Bell, Sociétaire de la Comédie-Française, qui a obtenu une autorisation spéciale pour tourner dans le premier grand film français, Henry Roussel qui, en plus de ses fonctions de collaborateur à la réalisation du film, a consenti à y créer un grand rôle, Jean Murat, Mlle Marie Vincent, Jim Gerald, etc... M. de Venloo n'a rien abandonné au hasard dans son choix, celui-ci étant basé sur des essais ayant donné entière satisfaction.

Le film comportera une version enregistrée sur pellicule, et une sur disques, toutes deux entièrement parlantes, sans sous-titres, synchronisées avec bruits et orchestre. Ce doit être le plus grand film parlant réalisé à ce jour. Le devis de cette importante production atteindra, parait-il, près de six millions de francs.

Capitales françaises, artistes français, œuvre française, collaboration de réalisateurs français, « *La Nuit est à Nous* » est donc bien le premier film français parlant en réalisation.

M. P.-J. de Venloo, qui ne cesse de travailler pour le film français, joue là une grosse partie en faveur de notre industrie nationale, aussi, devons-nous l'aider, l'encourager et souhaiter qu'il la gagne.

Paris-Girls

C'est le 16 Août que passera en exclusivité au « Ciné Max-Linder » la dernière réalisation d'Henry Roussel, « *Paris-Girls* », interprété par Suzy Vernon, Jeanne-Marie Laurent, Danièle Parola, Esther Kiss, Jeanne Brindeau, Fernand Fabre, Cyril de Ransay, Valbret, Raymond Narlay et Norman Selby.

« *Paris-Girls* » est l'un des trois grands films d'exclusivité de la dernière production des Cinéromans-Films de France.

« *Paris-Girls* » est une peinture spirituelle de la société moderne, dans tout ce qu'elle peut nous offrir à la fois de charmant et d'excessif.

On dit de notre époque qu'elle est

désaxée. Henry Roussel se garde bien de le dire. Il se contente de faire évoluer sous nos yeux des personnages très humains avec leur enthousiasme, leurs beautés, leurs défauts et le spectateur tire lui-même sa conclusion, moins pessimiste, après tout, qu'on ne pourrait le penser.

La rivalité de deux capitaines de girls, Peggy (Suzy Vernon) et Edith (Esther Kiss), constitue le thème essentiel de « *Paris-Girls* ». Et cette rivalité, qui s'étend à tous les domaines, du plus pratique au plus sensationnel, se termine fâcheusement et non sans crânerie, par un assaut d'épée qui se déroule sur la scène d'un music-hall, sans que le public sache que les armes peuvent tuer.



« *La Femme et le Pantin* » mis en scène par Jacques de Baroncelli, d'après le célèbre roman de Pierre Louys est un des grands films de la saison cinématographique.

Cette œuvre remarquable, qui a connu un beau succès d'exclusivité sur les Boulevards, passera très prochainement dans toutes les grandes villes parisiennes.

Interprété par d'excellents artistes, dont Conchita Montenegro, cette délicate espagnole, au charme pervers de gamine sauvage, et Raymond Destac, malheureux pantin dont la mobilité d'expression nous fait prendre part à ses tourments, « *La Femme et le Pantin* » est le film à voir.

Le Diamant brillera sur les Boulevards

MB. Schurmann, administrateur-délégué, et M. de Becker, directeur, de la Société Wilton-Brockliss-Tiffany, viennent de s'assurer, en collaboration avec M. et Madame Berthez, l'exploitation du Théâtre des Capucines qui sera destiné au lancement des grands films de cette Société en exclusivité sur les Boulevards.

Cet établissement subira d'importantes modifications, entre autres,

l'équipement en sonore. Cet équipement a été confié aux soins de la R.C.A. Photophone. Une cabine sera donc complètement édiflée et la scène transformée.

La direction de cet établissement sera assurée par M. Gérard Steurs, qui fut inspecteur des théâtres de la « Loew Metro Goldwyn en Belgique, et qui dirigeait encore tout dernièrement le Cinéma « Astor », le plus important des cinémas d'Angers.

L'installation de la cabine et des appareils de projection sera effectuée par le technicien spécialiste Richard, qui a déjà installé le Gaumont-Palace, le Madeleine, etc...

L'exploitation publicitaire est confiée aux soins de M. de Fooz, chef de publicité de la Wilton Brockliss Tiffany.

Citons en passant, que les films projetés dans cet établissement sont enregistrés par R.C.A., la même Société, qui installera les appareils de reproduction, d'où un maximum de perfection dans le rendement sonore.

Une distinction bien méritée

M. Wilton, président de la Société Wilton Brockliss Tiffany a été nommé Chevalier de l'Ordre du Lion Néerlandais. Nous le prions d'accepter ici toutes nos félicitations à cette occasion.

Les Contrats se suivent et se ressemblent

Après la signature de l'important contrat avec le grand circuit de France « Pathé-Nathan », M. Mathieu, directeur de la location de la Wilton Brockliss Tiffany vient de rentrer de Nice, où, assisté de M. Taix, directeur de l'Agence de Marseille, il vient de traiter un autre contrat très important.

En effet, la sortie de toute la sélection muette de cette Société est assurée dans les premiers établissements de la ville.

Après Paris

Marseille, la seconde ville cinématographique de France, présentera également la sélection Wilton Brockliss Tiffany. Les films de cette Société passeront dans les plus belles salles de notre grande ville maritime.

Echos de la Wilton Brockliss Tiffany

On termine actuellement dans les studios de la Tiffany Stahl le fameux film « *The Lost Zeppelin* », (*Le Zeppelin Perdu*), qui aura comme interprètes : Claire Windsor, Conway Tearle, etc...

Mae Murray termine également son premier film chantant « *Peacock Alley* ».

Par le Monde (suite)

Charles Kenyon, qui a écrit « Show Boat », et qui est également l'auteur d'une pièce de théâtre « Kindlings » a été engagée par la « Tiffany Stahl » pour faire les dialogues de la grande production chantante de Mae Murray, « Peacock Alley ».

L'adaptation musicale sera faite par Hugo Riesenfeld.

« Monographie d'Orient »

Sammy Br'll, l'excellent opérateur de prises de vues de « Casanova », « l'Argent », « Vivre », « La Double Emprise », « Parce que je t'aime », est actuellement en Egypte où il tourne pour une société française un film documentaire scientifique de 3.000 m. divisé en trois parties. Titre : « La Monographie d'Orient ».

THEATRE

Le Théâtre d'Art International reprendra au début d'octobre les représentations de « Les Petits Bourgeois », pièce en 4 actes de Maxime Gorki.

Il inscrit également à son répertoire une pièce sur la Révolution française de 1789 « Au Perroquet Vert », de Schinzler, une pièce de Bernard Shaw et « La Rafale », de Gladkov, l'auteur du « Ciment ».

LES GOULISSSES DU CINEMA

G.-M. Coissac : « Les Couloirs du Cinéma ». Un volume illustré de 39 planches hors texte. Prix : 30 francs. (Les Editions pittoresques, 101, rue du Faubourg-Saint-Denis, Paris-10^e.)

Voici un livre qui fera le bonheur — et l'éducation — de tous ceux qui aiment le Cinéma. Les ouvrages qui lui ont été jusqu'à présent consacrés se bornent en général à la technique du sujet, à la description d'appareils, à la divulgation de quelques trucs. Il y manquait, élément essentiel, la manière de faire un film depuis le jour où le scénario sort du cerveau de l'auteur jusqu'à celui où il est projeté sur l'écran.

La vie des studios, les travaux de plein air, l'œuvre formidable du metteur en scène et de ses auxiliaires, opérateurs, électriciens, etc., le jeu des artistes, le rôle des figurants, les multiples prises de vue, le découpage, le montage, le tirage des pellicules, tout ce qui se passe dans les « Couloirs » apparaît à nos yeux amusés et enfin renseignés.

L'ouvrage de M. C.-M. Coissac nous initie également — et discrètement — à la vie privée des vedettes — hommes et femmes — à l'opinion des spécialistes sur les problèmes de l'écran, aux surprises de la photogénie et des prétendues écoles de cinéma, aux tractations entre auteurs et impresarios, à maintes autres questions d'un intérêt captivant.

Si l'on ajoute que, abondamment illustré, il est écrit par un maître du genre, dont l'« Histoire du Cinéma » fait autorité dans le monde entier et qui dirige la première des Revues professionnelles, le « Cinéopse », il est permis de lui prédire un gros succès auprès de tous les amateurs de l'écran.

« ILLUSIONS »

Scénario et réalisation de Lucien Mayrargue, secondé par Lyco Laghos, avec Mary Sert, Pierre Batcheff, Esther Kiss, Gaston Jacquet et... un paquet de lettres.

Opérateurs : Willy et Gibory; régisseur : Guilbert; maquettes et décors : Lucien Carré.

« Illusions », dont le scénario évolue sur plusieurs années, évoquera une charmante vision de la vie parisienne en 1895 et vous donnera l'occasion de voir Mary Sert et Pierre Batcheff sous un jour tout à fait nouveau.

« Illusions » comporte de nombreux intérieurs dont les principaux sont : Le boudoir d'une garçonnière moderne; une chambre à coucher de style; deux grands appartements complets dont la plantation très curieuse a permis une technique toute nouvelle; l'intérieur d'une église; le grand salon d'un couturier à la mode où défilent les robes les plus audacieuses qui seront portées cet hiver; une galerie de peinture à Montparnasse; une cinquième loge de l'Opéra, qui fut tournée sur place, grâce à l'obligeance du directeur de notre première scène nationale.

« Illusions » vous promènera également dans les lieux les plus selectes de Deauville et de la capitale : avenue des Acacias; place de l'Opéra (la nuit); dans les quartiers élégants de Neuilly; au château de Madrid, où plusieurs personnalités du Tout-Paris prêtèrent gracieusement leur concours; au quai Bourbon; à la gare d'Austerlitz et dans un château du Limousin.

« Illusions » a été réalisé en cinq semaines.

« Illusions » est une production S. I. F. A., éditée par Loca-Film.

UNE VOITURE DE COURSES DANS UN PRECIPICE

Une route sinueuse accrochée aux rochers, en bas le précipice. Le calme de ce paysage sauvage de la Sicile est troublé par le bruit des moteurs des voitures lancées à toute allure et dont les conducteurs semblent ne pas se rendre compte que la mort les guette à chaque moment. Peu importe à ces hommes, ils connaissent la route et la parcourent une dernière fois avant la grande épreuve du lendemain, la « Targa Florio », dont chacun rêve d'être le vainqueur. Mais, parmi ces conducteurs intrépides, il y a une femme, et c'est elle qui mène la course; tout semble même indiquer qu'elle va gagner l'essai définitif, car il n'y a plus que deux passages difficiles à franchir. Mais, au tournant le plus dangereux du parcours, connu des coureurs sous le nom de « Virage de

la Mort », la voiture fait une embardée, se retourne et est précipitée dans l'abîme... Personne n'a vu l'accident et, quand on retrouve, quelques heures après, la voiture complètement carbonisée au fond du précipice, la conductrice, Bettine Barsac (Marie Bell), l'héroïne de **la Nuit est à nous**, a disparu.

Avant la guerre, le film français occupait la première place au Mexique. Ce sont, à présent, les Américains qui détiennent cette place, de telle façon que l'exportation de nos productions ne nous semble plus possible. Cependant, grâce à l'initiative d'un ingénieur français, M. Eugène Gaudry, établi au Mexique depuis de longues années, un bureau, appelé Cineaduan, a été constitué pour permettre la présentation de nos films à la clientèle cinématographique, très importante au Mexique. C'est la Himalaya Film Co qui, pour toute l'Europe, représentera Cineaduan.

Les Exclusivités Seyta nous font savoir qu'elles ont confié l'exploitation de leur production dans la région de Nancy à M. Delon, Est-Cinéma-Office, 3, rue Dom-Calmet, Nancy, et dans la région de l'Ouest, à M. Duclos, Pathé-phonos et Cinéma, 6, rue Hoche, Rennes.

La Coopérative Internationale du Film Indépendant, créée à la suite du Congrès international du cinématographe indépendant de la Sarraz, et dont le siège est à Paris, s'élève contre l'impossibilité où se sont trouvés les délégués soviétiques de participer au Congrès. Estimant que la collaboration du film soviétique est indispensable à la bonne marche de cette organisation, la Coopérative a réservé à l'U. R. S. S. comme aux autres nationalités représentées aux Congrès, deux sièges dans son comité de direction artistique.

Signé : Robert Aron.

LA NUIT EST A NOUS

Les prises de vues de **La Nuit est à nous** se continuent sans arrêt et le film sera bientôt terminé. Henry Roussel et Carl Froelich ont tourné la grande scène de l'accident dont est victime Bettine Barsac, qui conduit la voiture favorite de la marque Grandet à la « Targa Florio ». Cette scène a été tournée avec un tel souci de la vérité que les privilégiés qui y assistaient ont été véritablement épouvantés en même temps qu'ils ont été surpris des du sang-froid dont a fait preuve Marie Bell en conduisant avec une maîtrise consommée sa voiture de course.

Tous les reporters présents ont été intéressés au plus haut point sur le procédé d'enregistrement des bruits alors que les privilégiés qui y assistaient ont été véritablement épouvantés en même temps que se déroulait cette scène impressionnante, grâce au nouveau appareil Klangfilm-Tobis.

Les assistants, réalisateurs et artistes, sont partis enchantés du résultat obtenu dans cette scène, qui sera reproduite à l'écran avec un réalisme parfait.

LES GRANDES FIRMES CINÉMATOGRAPHIQUES

dont la production et l'édition vous intéressent



Etablissements L. AUBERT
124, Avenue de la République
PARIS



WILTON-BROCKLISS-TIFFANY
6, RUE LAMENNAIS — ÉTOILE
Téléphone Elyées: 14-65-14-66



SYNDICAT INTERNATIONAL CINÉMATOGRAPHIQUE
Consortium DELTA (S^{te} A^{me}) GÉRANT
13, Rue du Faubourg Monmartre, PARIS
R. C. Seine 231.7108 — Tél.: Provence 82-84



1 bis, rue Caulaincourt, 1 bis
PARIS (18^e)
Télép.: Marcadet 55-81-82-83

APPAREILS SONORES

SURVOX

10, Rue Cardinal-Mercier
PARIS

Les seuls appareils capables de passer TOUS les films parlants enregistrés sur disques

Tél.: LOUVRE 18-12 Teigr. PELLERIEY PARIS

Selections

ALBERT LAUZIN

61, Rue de Chabrol, 61
PARIS (10^e)

Téléphone : PROVENCE 65-34

SÉLECTIONS CINÉMATOGRAPHIQUES

Maurice ROUHIER

14, Rue Grange-Batelière
PARIS (9^e)

Tél.: PROVENCE 86-30 et 90-54

C.G.P.C.

COMPAGNIE GÉNÉRALE DE Productions Cinématographiques

Services Ventes et Locations
6, Rue Francœur, PARIS
Téléphone : Marcadet 31-39



SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES FILMS **MÉTROPOLE**
Siège :
20, Boulevard Poissonnière
PARIS
Téléphone : Provence 41-35 et 82-49
Succursale :
2, Rue des Commerçants
BRUXELLES
Téléphone 288-76



Equitable Films
M. MARC, DIRECTEUR - 416, RUE SAINT-HONORÉ - PARIS
TÉLÉPHONE : CENTRAL 64-42 ET 43



Pax-Film
34, rue de la Victoire, 34
PARIS
Téléphone : TRUDAINE 81-91 81-92

Etoile-Film

73, rue Beaubourg
PARIS (3^e)

Tél.: Turbigo 85-92



SEQUANA FILMS
50, Quai du Point-du-Jour
BILLANCOURT PARIS
Tél.: AUTEUIL 50-12, 50-12, 45-07
Téleg.: SUDIOS-BILLANCOURT

SOCIÉTÉ DES FILMS

ERKA-PRODISCO
38 bis, Avenue de la République
PARIS

Téléphone : ROQUETTE 10-68, 10-69
Adresse télégraph. : DESIMPED, PARIS

“ TECHNICA ”

Imprimeurs - Éditeurs

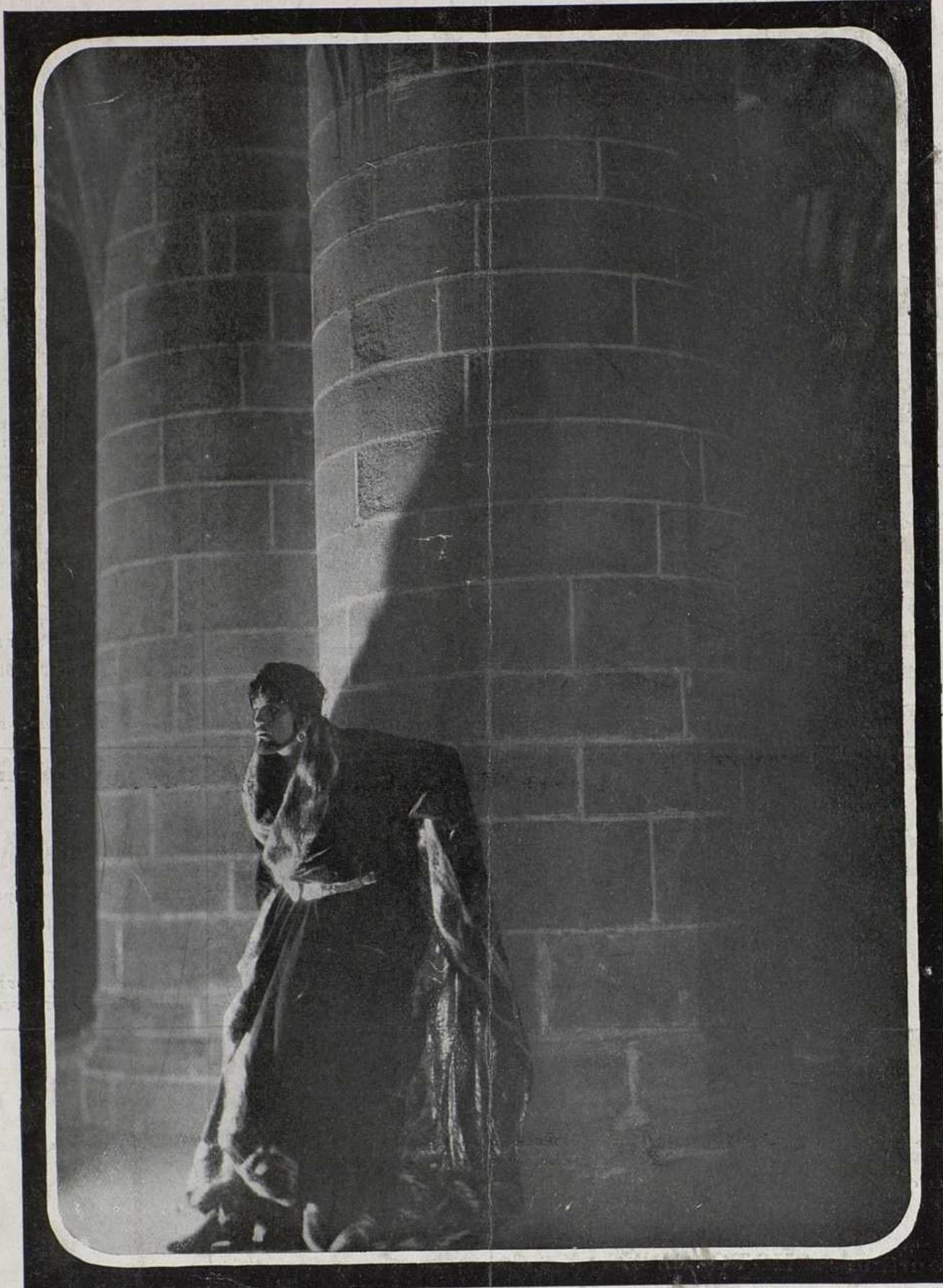
11 et 11 bis, Avenue du Chemin-de-Fer
LE RAINCY (Tél. 36)

imprime “ PHOTO-CINÉ ”

photo-ciné

P
H
I
L
I
P
P
E

H
É
R
I
A
T



P
H
I
L
I
P
P
E

H
É
R
I
A
T

Philippe HÉRIAT

dans

- Production -
Pathé-Nathan

66 LA VIE MERVEILLEUSE DE JEANNE D'ARC 66

Édition Aubert
Franco-Film

de Marco de Gastyne